Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [x] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		14X		18X		22X		26X		30X	
12X		16X		20X		24X ✓		28X		32X	

DES MEMOIRES DE LA SOCIETE ROYALE DU CANADA

DEUXIEME SERIES—1903-1904

TOME IX SECTION I

LITTERATURE FRANCAISE, HISTOIRE, ARCHEOLOGIE, ETC.

DECOUVERTE DU MISSISSIPI

EN 1659

Par BENJAMIN SULTE

EN VENTE CHEZ

J. HOPE ET FILS, OTTAWA ; THE COPP-CLARK CO., TORONTO

BERNARD QUARITCH, LONDRES, ANGLETERRE

1903

I.—*Découverte du Mississipi en 1659.*

Par M. Benjamin Sulte.

(Lu le 20 mai 1903.)

Sommaire:—1650, dispersion de dix-sept bourgades de Hurons et des Outaouas de Manitoualine; les Hurons du Petun avec une tribu d'Outaouas se réfugient à la baie Verte.—1653, trois canots de ces gens vont par le nord et le Saint-Maurice jusqu'aux Trois-Rivières et annoncent qu'ils veulent rouvrir la traite avec les Français.—1654, ils descendent en bande sur le Saint-Laurent et repartent avec deux Français; à l'automne, les Iroquois attaquent leur fort dans la baie Verte.—1655, les Outaouas et les Hurons du Petun traversent le Wisconsin et s'établissent sur le Mississipi, à l'île Pelée, dans le lac Pepin.—1656, les deux voyageurs (noms inconnus) de 1654 reviennent de la baie Verte.—1657, par crainte des Sioux, les Hurons du Petun remontent la rivière Noire et s'arrêtent non loin du lac Supérieur.—les Outaouas vont se fixer à Kionconan, rive sud-est du lac Supérieur.—1658, les sauvages du lac Supérieur et de la baie Georgienne étant descendus aux Trois-Rivières, Chouart et Radisson les accompagnent au retour et vont hiverner dans la baie Verte. Au printemps de 1659, tous deux se rendent en haut de la rivière aux Renards, chez les Mascoutins, où Chouart s'arrête tandis que Radisson descend la rivière Wisconsin, entre dans le Mississipi, visite le lac Pepin, l'île Pelée, puis explore les rivières de l'est et de l'ouest, espérant découvrir le vrai pays du castor. Il pense que "la grande rivière" aboutit au Mexique. Après quatre mois de courses, il retrouve Chouart chez les Mascoutins et tous deux suivent la rivière aux Renards, revoient la baie Verte, entrent dans le lac Michigan, passent le détroit de Michillimakinac et arrivent au saut Sainte-Marie à l'automne. Au commencement de la saison des neiges, ils sont à l'extrémité ouest du lac Supérieur et vont durant l'hiver chez les Sioux au sud de Chagouamigon. Vers le printemps de 1660, ils retournent au lac Supérieur, prennent la rivière des Malomines et séjournent à la baie Verte jusqu'à la seconde moitié de juillet où ils partent pour le Canada. Ils décident que le Mississipi ne vaut pas le lac Supérieur pour le commerce du castor.

I

"Les Français ayant découvert ce pays firent savoir de nation en nation leur établissement. Les Algonquins demeur... le long de la rivière des Outaouas, au Nipissing, dans la rivière de Français et entre icelle et Toronto,[1] et les Hurons dans leur ancien pays." (Mémoire de Nicolas Perrot, 9, 80.)

Pour l'intelligence de ce qui va suivre mettons les choses sous une autre forme.

La rive nord du Saint-Laurent, de Tadoussac à Montréal, était occupée par des tribus de langue algonquine: les Montagnais du Saguenay, qui se répandaient vers les Trois-Rivieres; les Attikamègues du Saint-Maurice rôdant jusqu'à l'Ottawa, la baie James, le Saint-Laurent; les Algonquins de l'Ottawa dont le pays était aussi bien Machiche et les Trois-Rivières.

Ces derniers se subdivisaient en trois peuples localisés sur la rivière dite des Algonquins; les Iroquets, de Vaudreuil à la ville actuelle d'Ottawa; la Petite-Nation, à Papineauville; les Grands Algonquins, à l'île des Allumettes. Le nom de rivière des Algonquins disparut après 1650 parce que les Iroquois en avaient chassé tous les habitants. C'est à cette date que notre narration commence.

Les indigènes du lac Nipissing s'étaient vus décimés comme les autres en 1650; ceux qui restaient, réfugiés au nord, s'alliaient aux tribus de la baie d'Hudson. Nicolas Perrot (p. 81) note que "les Nepissings tinrent ferme quelques années dans leurs villages, mais il leur fallut ensuite fuir dans le fond du nord à Alimebegon," cependant le père Paul Ragueneau (*Relation*, 1650, pp. 22, 26) dit que le massacre eut lieu au printemps de 1650 et qu'il en a relevé les traces au mois de juin suivant: "Le lac (Nepissing) que j'avais vu autrefois habité quasi tout le long de ses côtes, n'est plus rien qu'une solitude." La *Relation* de 1667, p. 24, porte que ces pauvres gens se réfugièrent "au lac Alimibegong qui n'est qu'à cinquante ou soixante lieues de la mer du nord." C'est le lac Nipigon.

Champlain, écrivant leur nom en 1613, l'épelle: Nebicerini, et ailleurs; Nipisierinij. Sagard en 1624 met: Epicerinys. Les *Relations* adoptent le plus souvent Nipissiriniens, et parfois Bissiriniens — en langue algonquine: les Sorciers. Les Hurons les nommaient Squierhonons, Squekaneronons, Askic8aneronons, Askik8anchronons, Askiquaneronons — ce qui veut dire encore les Sorciers.

Les Algonquins de l'île des Allumettes ne les aimaient pas, non parce qu'ils étaient en rapport avec des influences diaboliques, mais à

[1] Aujourd'hui nous disons lac Simcoe.

cause de leur talent pour le négoce. Avant l'arrivée des Français, ces coureurs de bois faisaient la traite à de grandes distances au nord, à l'ouest, au sud. Ils entretenaient des rapports constants avec les Hurons de Penetanguishine, tout en disant que ces derniers avaient moins d'esprit que les autres sauvages. On accorde aux Nipissiriniens des facultés intellectuelles supérieures à celles de leurs voisins. Jean Richer et Jean Nicolet vivaient parmi eux entre les ann[illegible] 1622 et 1632. A partir de 1633 on les voit à la traite des Trois-Rivières. Les missionnaires, qui les fréquentaient depuis 1615, établirent chez eux la mission du Saint-Esprit en 1640 et celle de Saint-Pierre en 1648. "C'est la nation que semble la moins éloignée de la foi, de tous ces peuples errants," disait le père Jérôme Lalemant dans la *Relation* de 1642, p. 99.

"Ils semblent avoir autant de demeures que l'année a de saisons." (*Relation*, 1641, p. 81.) Vivant de pêche, de chasse et de commerce, ce devait être un ramas de gens du nord plutôt qu'appartenant à la vallée de la rivière Outaoua. Ils parlaient un idiome algonquin, c'est pourquoi le père Paul Le Jeune étant aux Trois-Rivières, l'automne de 1636, e[illegible] y recontrant des Nipissiriniens, dit: "Je fus consolé de voir qu'ils entendaient mon baragouin Montagnés." (*Relation*, 1636, p. 53.) Nous retrouverons ce peuple au cours de la présente étude.

A l.. sortie de la rivière des Français, les Atchiligouans ou Achirigouans, de langue algonquine, avaient des rapports avec la tribu des Ataouabouskatouk du voisinage de la baie d'Hudson, et un certain nombre de ces derniers passaient les hivers su[illegible] la rive orientale de la baie Georgienne où demeuraient des petits g[illegible] algonquins appelés, Outaoukamigouk, Sakahigmiriouek, Aoua[illegible] (Ouasouarini), Atchougue (Outchougai). La dispersion de 16[illegible] n'empêcha point les Achirigouans de reprendre leur poste sur la [illegible] des Français et de continuer leur trafic avec les Cristinos At[illegible]katouk.

Sur la côte nord de la baie Georgien[illegible] d'Algoma) un autre peuple de langue algonquine était sur[illegible]eur et guerrier. On les nommait Amikoués parcequ'ils se disaie[illegible]dants du Grand Castor qui avait construit les chutes, les dig[illegible] et les rapides de la rivière des Français. Sagard note que les Huron[illegible]ppelaient le castor Tsoutayé, Toutayé, et les Montagnais, Amiscou; a[illegible] le nom des Amikoués, comme l'écrit Perrot, est algonquin et signi[illegible] Castors. On les qualifiait, en français, de Nez-Percés. Il[illegible] toujou[illegible] bons amis de nos coureurs de bois. De 1633 à 1634 on [illegible] en [illegible]uerre contre les Puants de la baie Verte. Les hostilités [illegible]cèrent en 1636. Ce peuple n'avait pas bougé du [illegible]isinage de la [illegible] jusqu'à 1650, où il prit l'habitude de se retirer dans [illegible] partie de l'année, par suite des maraudes des Iroquois.

A la côte sud-ouest du district d'Algoma il y avait, en 1640, les Nikikouch ou Gens de la Loutre, les Michisaguek ou Mississakis ou Mississagués, tribu algonquine, " fière et superbe," qui se retira au sud-est du lac Supérieur, à Kionkonan, en 1650.

La carte de Dollier et Galinée, en 1669,[1] indique la " rivière de Tessalon," comme aujourd'hui; plus à l'est le mot " Mississagué " à la sortie d'un cours d'eau; ensuite viennent les rochers et les îles où La Potherie disaient en 1700 que les Gens de la Loutre vivaient solitaires. Encore plus à l'est il y a " Amik8e " près d'une rivière. Il faut conclure que les Sauvages de cette côte nord ne s'étaient dispersés que momentanément, puisque de tout temps leur habitat fut le même.

" L'ancien pays des Hurons " (Perrot, p. 80) était, avant 1650, la baie de Penetanguishine, Natawasaga, ainsi que le lac Simcoe.

Dès 1615 les Outaouas habitaient la grande île Manitoualine. C'était une nation amie de tous ses voisins, commerçante, voyageuse, peu adonnée à la culture, ayant quelques industries particulières et pas du tout belliqueuse. Elle parlait la langue algonquine. Les Iroquois l'enveloppèrent dans la disgrâce générale, car, depuis Michillimakinac jusqu'à la rivière des Algonquins (l'Outaoua), tous les peuples furent balayés en 1650.

Et même ces étonnants ravageurs entrèrent dans la rivière Sainte-Marie, décharge du lac Supérieur, où les Français avaient pénétré en 1622 pour la première fois, et les Sauteux, gens assez braves d'ordinaire, crurent prudent d'abandonner leur pays, mais ils y retournèrent bientôt. Nous continuerons de les appeler Sauteurs—avec Nicolas Perrot—quoiqu'on les trouve sous les noms de Pouitigoueieuhak, Pahouiting8achirini, Baouichtigouin, à l'origine, et, par la suite, Odgiboweke, Odjibewais, Ojibway, Chippeway.[2] C'étaient des Algonquins.

Nous avons fait le circuit de la baie Georgienne et parcouru la côte nord; il reste un mot à dire des aborigènes du lac Huron.

La destruction des dix-sept bourgades huronnes était complétée en 1650-51, ce qui " donna l'épouvante chez les Outaouas et leurs alliés, qui étaient au Sankinon à l'anse au Tonnerre, à Manitoaletz et Michillimakinac. Ils furent demeurer ensemble chez les Hurons, dans l'île que l'on appelle l'île Huronne." (Nicolas Perrot, p. 80.) Ceci demande explication. Au sud du lac Erié il y avait les Chats, qui n'émigrèrent nulle part mais furent anéantis sur place vers 1657. Les sauvages de " Sankinon et de l'anse du Tonnerre " (Etat du Michigan) n'étaient autres que les Mascoutins et il faut placer en 1656 leur abandon de ces lieux. Par conséquent, ils suivirent, à six ou sept années de dis-

[1] Voir le bel ouvrage de M. James H. Coyne récemment publié par la Société Historique d'Ontario.

[2] Ils appelaient le lac Supérieur *Kitchigumi*: les grandes eaux.

tance, les Outaouas de Manitoualetz (Manitoualine) qui avaient décampé en compagnie des Hurons du Petun en 1650. En outre, arrivant à l'île Huronne, à l'entrée de la baie Verte, les Mascoutins n'y trouvèrent ni les Outaouas ni les Hurons, qui étaient déjà partis pour l'ouest ainsi que nous le verrons bientôt.

La dispersion des tribus huronnes avait eu lieu comme suit: la première bande se retira dans l'île Saint-Joseph, à 7 lieues environ de Penetanguishine—en sauvage Ahoendoe, en anglais Christian ou Charity Island—puis à Manitoualine; ce devait être en 1649. La deuxième se rendit aux Iroquois, espérant être mieux traitée. Une troisième, comprenant les Gens du Petun, s'enfuit à l'île de Michillimakinac, en 1651 probablement, mais, pourchassée par les Iroquois, elle recula jusqu'à l'île Huronne, baie Verte. La quatrième demanda asile à la nation du Chat qui parlait sa langue—tous furent massacrés ensemble. La cinquième bande descendit à Québec, en 1650, avec le père Paul Ragueneau, et y demeura.

"Quand tous les Outaouas se furent répandus vers les lacs, les Saulteurs et les Mississakis s'enfuirent vers le nord, et puis à Kionconan,[1] faute de chasse." (Perrot, p. 85).

"La défaite des Hurons se répandit chez tous les peuples voisins; l'effroi s'empara de la plupart. Il n'y avait plus de sûreté à cause des incursions que les Iroquois faisaient dans le temps qu'on s'y attendait le moins. Les Nepiciriniens s'enfuirent au nord,[2] les Sauteurs et les Missisakis avancèrent dans la profondeur des terres. Les Outaouaks et ceux qui habitaient le lac Huron se retirèrent dans le sud et, s'étant tous réunis, ils habitèrent une île qui porte encore le nom de l'île Huronne. Les Hurons s'y étaient placés les premiers." (La Potherie, II, 52).

L'île la plus grande[3] qui se trouve à l'entrée de la baie Verte avait été occupée par les Poutéouatamis, lesquels demeuraient, en 1650, à quelques lieues dans l'intérieur de la baie, direction nord-ouest-ouest. Ces Poutéouatamis avaient été chassés du Michigan oriental par les Iroquois avant 1634.

Parmi les bandes de malheureux proscrits dispersées un peu partout à l'aventure, il en est une que nous suivrons de préférence dans cette étude—la tribe des Hurons du Tabac, les Petuneux, de la côte est du lac Huron, réfugiés (1651) dans l'île de Michillimakinac et, peu

[1] Promontoire sur la côte sud du lac Supérieur, à l'est: Kewana aujourd'hui.

[2] Chez les Gens des Terres, ainsi nommés parce qu'ils étaient à égale distance de la baie d'Hudson et des lacs Nipissing, Huron et Supérieur.

[3] Elle a reçu le nom d'île Huronne bien que les Hurons n'y aient séjourné que deux ans à peine. Ce doit être *The first Landing Isle* de Radisson, sur laquelle on dispute depuis quinze ans. Nous en parlerons au printemps de 1660.

après, à la baie Verte, connue alors sous la seule désignation de baie des Puants.[1]

" Les Tionnontatehronnons que nous appellions autrefois la Nation du Petun, de langue huronne, et les Ondataouat,[2] de langue algonquine, que nous appellons les Cheveux Relevés, à cause que leur chevelure ne descend point en bas, mais qu'ils font dresser leurs cheveux, comme une crête qui porte en haut—ont quitté leur ancien pays et se sont retirés vers les nations plus éloignées, vers le grand lac que nous appellons des Puants." (*Relation*, 1654, p. 9.)

Un parti iroquois fort de huit cents hommes s'avança, (1652?) jusqu'à l'île Huronne qu'il trouva déserte, car les Hurons et les Outaouas, avertis du danger par les éclaireurs qu'ils avaient envoyés à la découverte, s'étaient "retirés au Méchingan où ils construisirent un fort, dans la résolution d'y attendre leurs ennemis, qui ne purent rien entreprendre pendant les deux premières années." (Perrot, p. 81). L'endroit de cette retraite est à la côte nord-ouest de la baie Verte, non loin de la ligne qui sépare le Michigan occidental du Wisconsin. Du temps de Perrot la division des Etats n'existait point.

Il faut ici corriger une erreur qui s'est introduite chez les historiens et que l'on trouve exprimée comme suit dans un travail du juge John Law publié par la Société Historique du Wisconsin, III, 95, année 1855 (voir aussi pages 112-13, 123-24, 508-9 du même volume): " En 1652, le père Dequerre, jésuite, partit de la mission du lac Supérieur et alla fonder une mission florissante aux Illinois, probablement celle de Saint-Louis où est situé Peoria. Il visita plusieurs nations des bords du Mississipi et fut tué au milieu de ses travaux apostoliques en 1661." Aucun religieux du nom de Dequerre n'est connu de ceux qui ont étudié les archives du temps. De plus, en 1652, il était impossible qu'il y eut des prêtres, ni aucun Français, dans ces régions. Ce faux renseignement est tiré d'une liste du clergé commencée, il y a cent ans, par M. le grand-vicaire Noiseux et qu'il ne voulait pas publier, n'étant pas certain des faits qu'il y avait notés. On l'a cependant imprimée après sa mort. Le juge Law dit, encore d'après Noiseux, que, "en 1657, le père Jean-Charles Drocoux, jésuite, se rendit aux Illinois et retourna à Québec la même année," mais il n'y avait pas de missionnaire au Wisconsin en 1657, et personne ne connaît le père Drocoux.

---

[1] Les Puants, très féroces et assez nombreux, furent presque tous tués par les Illinois vers 1653.

[2] Nicolas Perrot, qui eut des rapports continuels avec eux, de 1663 à 1700, les nomme toujours Outaouas. Ondataoua signifie, en langue huronne, les gens des bois. Les Hurons vivaient en plaine.

II

Il y avait alors quatre ou cinq ans que les Outaouas et les Hurons se trouvaient dépaysés et que leur commerce avec les Français [1] était anéanti. Cette considération les détermina à tenter un effort suprême pour se procurer des marchandises dont ils avaient grand besoin, ayant contracté l'habitude de s'en servir depuis plus d'une génération. "Leur défaite ne faisait qu'augmenter le souvenir de se voir frustrés du commerce des Français. Ils firent cependant des tentatives pour trouver encore des voies propres à continuer la première alliance. En effet, trois Outaouaks des plus hardis s'embarquèrent (1653) dans un canot et prirent le nord du lac Supérieur pour éviter de tomber entre les mains des Iroquois. Après avoir passé de rivières en rivières, de portages en portages, ils tombèrent dans celle des Trois-Rivières qu'ils descendirent jusqu'à son embouchure, où ils trouvèrent un établissement français. Ils y traitèrent de leurs pelleteries. Les grandes fatigues qu'ils eurent pendant le voyage, les empêchèrent de reprendre la même route. Il s'y (aux Trois-Rivières) trouva, par hasard, quelques Algonkins qui se préparaient à remonter chez eux; ils profitèrent de la même occasion, passant par le véritable chemin (l'Ottawa) qui mène à Outaouak, ne marchant que la nuit de crainte de tomber entre les mains de leurs ennemis, et arrivèrent enfin à l'île Huronne au bout d'un an, avec l'applaudissement général de leurs camarades qui avaient désespéré de leur retour." (La Potherie, II, 52). L'auteur a l'air de croire que les Hurons et les Outaouas étaient encore à l'île Huronne en 1653, mais il paraîtrait que dès 1652, ils l'avaient abandonnée.

Voici un passage du *Journal des Jésuites* qui complète ce renseignement: "Le 31 juillet 1653, arrive (à Québec) un canot des Trois-Rivières, qui nous apporte la nouvelle de l'arrivée de trois canots du pays des Hurons, savoir: Aennons huron, Mang8ch nipissirinien, Mat8tisson que les Hurons appellent Ondatenront, Eenta8ai et Totraenchiarak, Andarahitronnons, et deux Ondata8a8al, *vel* 8ta8ak (Outaouas) savoir: Teochia8enté et Otontagonen; lesquels sept sauvages ont apporté nouvelles que toutes les nations algonquines s'assemblent avec ce qui reste de la nation du Petun et de la nation Neutre, à Atotonatendïé, à trois journées au-dessus du Sault Skiaté [2] tirant vers le sud. Ceux de la nation

[1] Les Hurons appelaient les Français "*Agnonha*, gens de fer ou qui se servent de fer, ou le fer même, car ils nommaient quelquefois les haches *agnonha*,' qu'ils appellent autrement *atouhoin*." (Sagard: *Histoire du Canada*, 1636, p. 221.)

[2] Le saut Sainte-Marie. La carte de Sanson, 1656, porte à cet endroit le mot Skiaeronon, ce qui veut dire en langue huronne "la tribu de Skiae." Brulé qui vit le saut en 1622, le mentionna à Champlain, c'est pourquoi la carte de 1632 l'appelle "Saut de Gaston," en l'honneur du frère du roi Louis XIII.

du Petun ont hiverné à Teatontoraï, les Neutres au nombre de 800 à Skentchiote, vers Tetotchanontian, lesquelles deux nations se doivent rendre l'automne prochain à Atotonatendïé, où dès maintenant ils sont mille hommes, savoir:

400 Ondatonatendi.

200 8ta8ak ou Cheveux Relevés.

100 tant A8etatsi8aentronnons que de la nation d'Atcha8i.

200 Enskiateronnons.

100 tant A8echisaetronnons que Achir8achronnons.

C'est Acha8i qui conduit toute cette affaire."

Est-ce lui qui parla d'une grande rivière située plus loin que la baie Verte et qui se décharge dans la mer? Marie de l'Incarnation mentionne ce fait dans une lettre du 24 septembre 1654. C'est la plus ancienne notion du Mississipi, celle de Jean Nicolet exceptée.

III

" Ce succès si favorable les obligea plus que jamais, et leurs voisins, à faire des parties de chasse. Ils descendirent ensuite (1654) en flotte chez les Français, sans se mettre en peine de tous les obstacles et de tous les dangers qu'ils pourraient courir. Ils y furent reçus avec agrément. On les régala; il y goutèrent du pain avec délice, des pruneaux et autres choses qu'ils trouvèrent meilleures que leurs mets ordinaires. Après avoir commercé leurs pelleteries, ils s'en retournèrent chez eux ravis d'y trouver leurs familles fort paisibles." (La Potherie, II, 53).

" Une flotte parut dans le lointain, qui descendait les rapides et les chutes d'eau qui sont au-dessus de Montréal. On eut sujet de craindre que ce ne fut une armée ennemie, mais on reconnut aux approches que c'étaient des amis qui venaient de quatre cents lieues loin, nous apporter des nouvelles de leur nation et en savoir des nôtres. Les habitants de Montréal et des Trois-Rivières eurent une double joie, voyant que ces canots étaient chargés de pelleteries que ces nations viennent traiter pour nos denrées françaises." (*Relation*, 1654, p. 9.) Le narrateur ajoute que ces sauvages, étaient "partie de la nation du Petun, partie Ondataouaouats," comme nous l'avons fait entendre plus haut. Ils étaient cent vingt hommes. En chemin ils avaient fait " rencontre de quelques Iroquois Sonnontochronnons et de quelques gens de la nation du Loup,[1] alliés des Iroquois Anniehronnens, qui étaient à la chasse. Ils en firent treize de captifs, qu'ils ne voulurent point traiter dans les cruautés ordinaires, non pas même leur lier les bras ni les mains. Dieu

[1] Mahingans. Mohicans.

adoucit les cœurs barbares quand c'est lui qui veut faire la paix. Cette troupe victorieuse, arrivée heureusement à Montréal, y ayant vu la disposition des esprits et que tout tendait à la paix, fit présent de ses captifs à Sagochiendagethé, capitaine onnontaehronnon qui, de son gré, y était demeuré pour ôtage, attendant le retour du Français[1] amené captif. Ce ne sont que festins et que chants de joie, dans une douce impatience qu'on voit au plutôt ce retour. Là-dessus le Français arriva comme il a été dit au chapitre précédent. Les Iroquois onnontaehronnons qui le ramenaient nous firent voir que Dieu travaillait plus que nous à l'affermissement de cette paix. Ils nous apprennent qu'une nouvelle guerre leur était survenue qui les jette tous dans la crainte; que les Ehriehronnons (nous les appellons la nation du Chat) arment contre eux. . . . . que cette nation a poursuivi une de leurs armées..... qu'un de leurs plus grands capitaines a été pris . . . . que tout est en feu dans les quatre nations des Iroquois supérieurs . . . . . Quelques Hurons qui se sont répandus partout lors que leur pays fut ruiné, se sont joints aux Chats et ont suscité cette guerre qui donne de la terreur aux Iroquois."

La présence des Outaouas et des Hurons sur le Saint-Laurent ouvrait une ère nouvelle à l'ambition des marchands de fourrures et au zèle des missionnaires. On invitait les Français, de la part de nations presque inconnues, à parcourir l'ouest, le nord et le sud, leur promettant un trafic avantageux. Les pères jésuites entrevoient là une abondante moisson à recueillir pour le bien des âmes.

La compagnie des Cent-Associés qui avait la prétention d'être toute chose dans le Bas-Canada, mais qui, en réalité, n'était rien parce que ses affaires avaient toujours été mal conduites, s'effaçait presque entièrement en 1644 pour laisser le champ libre à une nouvelle organisation aussi mal administrée que la première; de sorte que, en 1652, la banqueroute était aux portes. Alors une société de la Rochelle prit en main le commerce du castor, sans faire beaucoup mieux. Et la guerre des Iroquois ne s'arrêtait pas! La colonie française, composée de sept à huit cents personnes, se voyait sur le point de retourner en France pour éviter un désastre général. Cette époque est désignée dans notre histoire comme "les temps héroïques." Nous étions une centaine de familles distribuées à Québec, Trois-Rivières, Montréal, et livrées sans protection à la rage des Iroquois, néanmoins, il y avait dans ces groupes des hommes assez intrépides pour aller à quatre et cinq cents lieues découvrir des nations barbares et rapporter de leurs courses les précieuses dépouilles des hôtes des bois qui luttaient sur les marchés de l'Europe contre les produits des chasses moscovites.

[1] Entre autres un jeune chirurgien enlevé le printemps de cette année par une troupe d'Onneyouts, près de Montréal.

M. Jean de Lauzon, gouverneur général, envoya deux hommes avec les marchandises nécessaires pour la traite des pelleteries. Ils partirent avec les sauvages ci-dessus le 6 août 1654. Ce voyage marque dans l'histoire des découvertes de l'ouest. Nous ne connaissons pas les noms de ces coureurs de bois, mais il sera parlé d'eux plus loin.

L'opinion généralement reçue est que c'étaient Médard Chouart et Pierre-Esprit Radisson. Comme ils reviendront dans ces pages, il faut voir quelle était leur situation en 1654, après quoi le lecteur portera son jugement. Disons de suite que Chouart et Radisson nous paraissent étrangers aux deux hommes dont il s'agit, toutefois c'est le moment de parler d'eux.

Chouart était arrivé à Québec en 1642 ou 1643, âgé de dix-sept à dix-huit ans. Il entra au service des jésuites qui l'employèrent dans les missions huronnes. Sur la fin de l'été de 1646 nous le voyons revenir en compagnie de Gilles Bacon, autre engagé des jésuites, lequel était porteur d'échantillons de minerai et de pierres dont M. de Montmagny, gouverneur général, et d'autres personnes s'occupèrent, mais que les circonstances de temps ne permirent pas d'étudier à fond. On peut supposer que Chouart n'était pas étranger à ces découvertes de métaux. Quoi qu'il en soit, dans ses courses vers l'ouest, il avait dû apprendre quelque chose des Cristineaux ou Kilistinons qui habitaient entre le lac Supérieur et la baie d'Hudson. Dès le même automne de 1646, il repartait pour les grands lacs. A son retour, l'année suivante, il épousait, à Québec, Hélène Martin, fille du propriétaire des fameuses plaines d'Abraham. En 1649, il passa en France et en revint l'année d'après, si l'on en juge par la naissance de son fils Médard, en 1651, à Québec. Le *Journal des Jésuites*, du 16 juillet 1653, le mentionne retournant d'un voyage en Acadie et l'appelle Groseilliers—première trace de ce surnom.

Radisson, âgé d'une vingtaine d'années, arriva de France au commencement de l'été de 1651 et se rendit aux Trois-Rivières, chez sa sœur Marguerite, femme de Jean Veron de Grandmesnil. Il devait avoir deux autres sœurs dans ce lieu: Françoise et Elisabeth, non encore mariées. Rien n'indique qu'il connût Chouart, dont l'épouse mourait à Québec cette même année. Notre jeune homme passa un an à se familiariser avec la vie du canotier et du coureur de bois, apprenant l'algonquin et le huron, deux langues mères répandues, à l'exclusion de toute autre, depuis Québec jusqu'à l'Ohio et au Wisconsin. Ses progrès furent rapides sans doute, car il était doué de talents d'assimilation remarquables, avait de la lecture, la faculté d'observation et une excellente mémoire. Avec cela, méthodique et ayant beaucoup voyagé pour son âge. Robuste de corps, d'un esprit enjoué, brave, un peu gascon, circonspect, il offre un caractère à étudier, et sa longue

carrière, ses aventures, ses écrits invitent à lui donner une place spéciale dans l'histoire qui nous occupe.

Les Iroquois rôdaient toute l'année autour des Trois-Rivières à cette époque. Un jour du mois de juin ou juillet 1652, Radisson, avec deux chasseurs, parcourait la banlieue et se trouvait seul un moment lorsqu'il se vit entouré d'une trentaine d'ennemis qui l'enlevèrent. Trois ou quatre semaines plus tard, au même endroit, fut tué le gouverneur des Trois-Rivières avec une vingtaine d'hommes (19 août 1652). Le captif est entraîné sur la rivière Richelieu et subit le supplice des verges dans un village des environs d'Oswego, où ses ravisseurs le donnent à une famille iroquoise. Il déserte, se sauve jusqu'au lac Saint-Pierre, est de nouveau capturé, ramené au même village, tourmenté par le feu, puis gracié et retrouve sa place ou milieu de ses " frères et sœurs." Ayant pris son parti de devenir sauvage, il accompagne une armée qui va en expédition vers Buffalo. Au printemps de 1653 il est chez les Tsonnontouans. Ensuite il va à Orange (Albany) avec ceux qui portent des fourrures aux Hollandais (automne) et y rencontre le père Joseph Poncet racheté des Iroquois par le chef du poste. A peine retourné dans son village, la nostalgie le prend, il s'évade et revoit le fort Orange (29 novembre) d'où on l'embarque pour la Hollande. Le 4 janvier 1654 il est à Amsterdam et, vers le printemps, arrive à la Rochelle comptant sur un navire en destination de la Nouvelle-France.

Dans la narration de ses voyages,[1] il dit (p. 86) qu'il attendait à la Rochelle l'occasion de repartir pour le Canada et, sur ces mots, il termine son récit. La ligne suivante porte le titre de *Second Voyage.* Celui-ci débute en disant qu'un bateau de pêche le prit, le 15 mai, en route pour Percé, et qu'il y arriva le 7 du même mois, ce qui n'est pas possible. Il doit y avoir un feuillet omis. Il ajoute aussitôt que, cinq jours après, il était à Québec. En quelle année ceci eut-il lieu et d'où venait-il? De l'Acadie probablement, car les vaisseaux de France n[illegible]vaient pas à Québec avant le 15 juin et même plus tard. Ce qui [illegible] fait croire, en outre, que les vingt premières lignes du second voyage ne sont pas la suite du précédent, c'est qu'elles se terminent par ces paroles: "The year before the French began a new plantation in the upper country of the Iroquoits," et, comme ce nouvel établissement des Français, chez les Onnontagués, avait eu lieu l'été de 1656, il va de soi que Radisson reparut à Québec et aux Trois-

[1] Publiée en 1885, pour la première fois par la *Prince Society*, de Boston. L'écrit est en anglais, évidemment rédigé par Radisson, car il fourmille de phrases qui ont la forme française et de termes de coureurs de bois. Ajoutons qu'il a été mal lu par le copiste et par l'éditeur.

Rivières en 1657. Reste à savoir ce qu'il a fait du printemps de 1654 au mois de juin 1657; il ne le dit nulle part.

En tous cas, lors de son retour aux Trois-Rivières, il a dû apprendre que son beau-frère, Jean Veron de Grandmesnil, avait été tué le 19 août 1652, et que la veuve s'était remariée le 24 août 1653 avec Médard Chouart des Groseilliers; de plus, que Françoise, son autre sœur, avait épousé Claude Volant l'hiver de 1653-54. La troisième sœur, Elizabeth, se maria avec Claude Jutra le 20 novembre 1657, probablement en sa présence.

Puisque nous ne savons pas ce qu'était devenu Radisson du printemps de 1654 au mois de juin 1657, voyons si Chouart nous échappe également durant cette période. Le 24 février 1654, il est cité comme sergent-major de la garnison des Trois-Rivières. Le 19 mars suivant, aux Trois-Rivières, "madame Desgroseilliers" présente en cour une réclamation contre Mathieu Labat, sans doute en l'absence de son mari. Au même lieu, en 1655 "Marguerite Hayet,"[1] paraît en cour "vu l'absence de son mari." Le 9 septembre 1656, Chouart est parrain d'une petite sauvagesse aux Trois-Rivières.

Donc, si l'on soutient que les deux hommes envoyés par M. de Lauzon dans l'ouest, le 6 août 1654, et qui revinrent à la fin d'août 1656, étaient Chouart et Radisson, nous ne pouvons pas produire un *alibi*, mais nous demandons sur quoi l'on se base pour affirmer un tel fait. Ce ne peut être qu'une supposition et, sur ce terrain, comment expliquer que M. de Lauzon ait fait choix de deux "voyageurs" aussi peu serviles que ceux-là? Ils n'étaient pas du parti du gouverneur, si nous entendons bien les choses de ce temps. Encore, pourquoi Radisson, dans ses écrits, n'en parle-t-il pas? Tout ce que nous connaissons de lui donne à croire fermement que jamais, avant 1658, il n'a vu l'ouest—et pourtant il note que Chouart y était allé autrefois—du temps des jésuites chez les Hurons. Il ne cache point que d'autres Français avaient parcouru ces contrées. Pas un mot de lui-même à cet égard; il se présente là, comme chez les Iroquois en 1652, faisant son premier voyage et voyant partout du nouveau. Nous ne croyons pas au prétendu ou supposé voyage de Chouart et Radisson dans l'ouest, du mois d'août 1654 au mois d'août 1656.

IV

Suivons maintenant les sauvages partis du Saint-Laurent avec les deux hommes de M. de Lauzon, le 6 août 1654, et qui tous arrivèrent à la baie Verte chez les Poutéouatamis.

[1] C'est le nom de la famille Radisson.

"Quelque temps après (ce retour) un de leurs canots donna avis d'une armée d'Iroquois qui était fort proche. L'alarme se répandit bien vite dans tous les lieux circonvoisins. Toutes ces nations se réfugièrent[1] chez les Poutéouatamis, qui étaient à une journée plus loin. Ils n'eurent pas de peine à faire un grand fort où elles se trouvèrent à l'abri des Iroquois, en cas qu'ils voulussent y faire quelqu'entreprise. Ceux-ci, qui avaient trouvé l'île Huronne abandonnée, poussèrent jusqu'aux Poutéouatamis, non pas comme des conquérants mais comme des suppliants qui imploraient leurs secours. En effet, la famine devint universelle parmi les Iroquois. Il se fit cependant un traité de paix[2] de part et d'autre. Les Iroquois se flattaient qu'ils en viendraient tôt ou tard à bout, comme ils avaient fait des Hurons après une paix semblable à celle qu'ils avaient faite avec eux trois ans auparavant. Les Poutéouatamis les reconnurent dans cette conjecture pour les maîtres de toutes les nations, ils ne cessaient point de les applaudir et de les louer de ce qu'ils avaient soumis les Hurons qui étaient les plus fiers et les plus redoutables. Ils ne voulaient pourtant pas sortir de leur fort, se contentant de leur envoyer des vivres dans leur camp. Peu s'en fallut que tous les Iroquois ne périssent dans un grand festin qu'ils leur avaient préparé, dont les viandes étaient empoisonnées. Une Huronne qui avait son fils prisonnier parmi les Iroquois leur en donna avis. Ce projet avorta, ceux-ci se retirèrent sans avoir pu réussir. Les uns retournèrent sur leurs pas et les autres suivirent le bord du lac Huron pour y trouver de quoi subsister plus aisément." (La Potherie, II, 53-55.)

Le récit de Perrot contient les mêmes faits avec quelques détails en plus. "Ils (les Iroquois) firent encore quelques efforts pour réussir et mirent en campagne une espèce de petite armée, afin de détruire les villages de ce nouvel établissement,[3] qui avaient déjà beaucoup travailler à défricher les terres. Ils eurent cependant assez de temps pour recueillir leur grain avant l'arrivée de l'ennemi, car ils avaient toujours soin de tenir du monde à la découverte pour n'être pas surpris, qui les découvrirent véritablement. Les Irroquois arrivèrent donc enfin un matin devant le fort qui leur parut imprenable. Dans cette armée il y avait plusieurs Hurons issus de ceux qu'on voulait attaquer et dont les mères avaient évité la défaite qui arriva lorsque les Iroquois furent

[1] D'après Perrot, p. 81, le déplacement des réfugiés de l'île Huronne pour se rendre chez les Poutéouatamis aurait eu lieu en 1652, et il ajoute que les Iroquois furent deux années sans reparaître.

[2] De 1637 à 1697 il s'est écoulé soixante ans durant lesquels les Iroquois ont négocié ou consenti soixante traités de paix aussitôt rompus que proclamés.

[3] Non plus l'île Huronne, mais le fort des Poutéouatamis au nord-ouest de la baie Verte.

dans leur ancien pays. L'ennemi manquait déjà de vivres, parce que dans la route qu'ils avaient tenue jusqu'alors, il ne s'était rencontré que très peu de bêtes. On parlementa et l'on proposa de traiter d'une paix ensemble: savoir que les Hurons qu'ils avaient dans leur armée seraient rendus; ce qui fut écouté et accordé. Pour conclure les propositions, on convint que six chefs entreraient dans le fort des Hurons, et qu'en échange ils en livreraient six de leur côté en ôtage. C'est ainsi que la paix fut faite et arrêtée entre eux. Les Outaouas et les Hurons firent présent aux Iroquois de quelques viandes, et en traitèrent aussi avec eux pour des colliers de porcelaine et des couvertes. Ils demeurèrent campés plusieurs jours pour se rafraîchir, sans néanmoins entrer dans le fort beaucoup la fois, mais quelques-uns seulement, que les Outaouas tiraient par-dessus les palissades avec des cordes.

"Les Outaouas firent savoir à l'armée des Irroquois, avant leur départ, qu'ils étaient dans le sentiment de leur faire présent à chacun d'un pain de blé d'Inde. Ils composèrent un poison pour y mettre. Quand ces pains furent cuits, ils les leur envoyèrent; mais une femme huronne qui avait son mari parmi les Iroquois, savait le secret et en avertit son fils; elle lui dit de n'en point manger parce qu'ils étaient empoisonnés. Son fils en donna sitôt avis aux Irroquois, qui en jettèrent à leurs chiens, dont ils moururent. Il n'en fallut pas davantage pour les assurer de la vérité de cette conspiration, et se résoudre à partir sans vivres. Ils résolurent de se partager en deux partis, dont l'un relâcha delà (mots illisibles)[1] qui fut défait par les Saulteurs, Mississakis et les gens de la Loutre[2] (qui veut dire en leur langue Nikikouet) dont il y en eut peu qui échappèrent. Le gros parti poussa plus loin[3] et se trouva en peu de temps parmi les buffles. Si les Outaouas avaient été aussi braves que les Hurons, et qu'ils les eussent poursuivis, égard à la disette où ils étaient, ils les auraient sans doute défaits; mais quand ils eurent (les Iroquois) abondamment de vivres, ils avancèrent toujours, jusqu'à ce qu'ils tombèrent sur une petite brigade d'Illinoëts dont ils défirent les femmes et les enfants; car les hommes s'enfuirent vers leurs gens qui n'étaient pas bien éloignés delà. Ils s'assemblèrent d'abord, et couru-

[1] Probablement "delà la baie des Puants, au lac Huron," où ils furent battus.

[2] Les Sauteux, du saut Sainte-Marie, les Mississagués et les Gens de la Loutre ou Nikikouets, de la côte d'Algoma, nous sont connus. Il ne paraît pas que les Amikoués ou Castors aient formé partie de l'expédition. La victoire mentionnée dans la *Relation* de 1671, p. 32, colonne 2, n'a pas eu pour théâtre le lac Huron, mais le territoire des Amikoués, au nord-ouest de la baie Georgienne.

[3] Au sud, chez les Illinois, par le lac Michigan.

rent après les Irroquois qui ne s'en méfiaient pas; après les avoir joints la nuit, ils donnèrent dessus et en tuèrent plusieurs. D'autres villages Illinoëts qui chassaient aux environs, de distance en distance, ayant eu avis de ce qui se venait de passer, accoururent et trouvèrent leurs gens qui venaient de faire coup sur les Irroquois. Ils se joignirent ensemble, s'encouragèrent, et s'étant hâtés, attrapèrent l'ennemi, lui donnèrent combat et le défirent entièrement; car il y en eut très peu qui se rendirent à leurs villages. C'est la première connaissance que l'Illinoëts a eue de l'Irroquois et qui leur a été fatale (aux Iroquois) mais dont ils se sont bien vengés." (Perrot, 82-83).

Reprenons le texte de La Potherie, II, 55: "Les Iroquois se retirèrent sans avoir pu réussir. Les uns retournèrent sur leurs pas et les autres suivirent le bord du lac Huron [1] pour y trouver de quoi subsister plus aisément. Ces derniers se trouvèrent dans de vastes campagnes, où ils tuèrent quantité d'ours, de bœufs, biches, cerfs, chevreuils et toute sorte de gibier. Plus ils avançaient, plus ils rencontraient de ces animaux. Un Iroquois qui était écarté de ses camarades découvrit des pistes d'hommes et aperçut presque en même temps de la fumée. Il en donna aussitôt avis aux autres qui reconnurent un petit village [2] d'Islinois. Ils donnèrent dessus sans trouver de résistance, n'y ayant que des femmes et des vieillards, le reste du village étant dispersé à la chasse. Un chasseur qui arriva le premier fut bien surpris de ne voir à sa rencontre que des cadavres. Il en porta la nouvelle à plusieurs autres villages voisins; l'on joignit en peu de jours les Iroquois. Les Islinois leur livrèrent combat, les défirent et ramenèrent tous les prisonniers. Les Iroquois n'avaient jamais été dans ces quartiers, mais toutes ces vastes campagnes ont été depuis le théâtre de la guerre."

Des soixante bourgades, des vingt mille guerriers et des cent vingt mille âmes des Illinois il ne restait plus que deux ou trois bourgades en 1658—les autres avaient émigré de l'autre côté du Mississipi, dans l'Iowa, poursuivis jusqu'au grand fleuve par les Iroquois. On voit que Perrot et La Potherie disent juste en faisant allusion aux malheurs qui résultèrent pour les Illinois de l'épisode de 1654.

V

Notre objet principal étant de suivre le groupe d'Outaouas et de Hurons du Petun qui se tenait dans la baie Verte, il faut voir leurs mouvements au cours des années 1654-57. Voici comment s'exprime

[1] Il faut lire: lac des Illinois appelé Michigan.

[2] Le copiste de Perrot a lu "brigade." Ce doit être "bourgade" puisque La Potherie met "village." (Remarque du R. P. Tailhan.)

Nicolas Perrot, p. 85: "Les Outaouas, craignant de n'être pas assez forts pour soutenir les incursions des Irroquois, qui étaient informés de l'endroit où ils avaient fait leur établissement, se réfugièrent au Mississipi, qui se nomme à présent la Louisiane." Mettons que ceci eut lieu l'automne de 1654[1] ou en 1655, car c . verra plus loin que la chose ne tarda guère. Le passage suivant entre dans certains détails additionnels:

"Ces peuples (Outaouas et Hurons) qui avaient été assez heureux d'éviter leur perte, jugèrent bien qu'il n'y avait pas grande sûreté de demeurer dorénavant dans un pays qui pourrait devenir la proie des Iroquois, quelque paix qu'ils eussent faite avec eux. Ils se réfugièrent dans l'ouest,[2] chez des nations qui les reçurent favorablement. Ils s'y seraient établis s'ils ne s'étaient pas vus trop éloignés des Français, et s'il y avait eu des arbres pour faire des canots qui leur étaient absolument nécessaires. Ils quittèrent ce pays et s'établirent sur le Mississipi qui les charma par la quantité d'ours, de biches, cerfs, chevreuils, castors, surtout de ces bœufs qui ont le poil aussi fin que de la soie, dont on a fait des chapeaux il y a peu d'années en France, et de toutes sortes de gibiers dont les rivières et les campagnes, les forêts étaient remplies." (La Potherie II, 55-6.)

"Les Hurons de la nation du Petun appelés Tionnotanté, ayant autrefois été chassés de leur pays par les Iroquois, se réfugièrent en cette île si célèbre pour la pêche, nommée Missilimakinac; mais ils n'y purent rester que peu d'années, ces mêmes ennemis les ayant obligés de quitter ce poste si avantageux. Ils se retirèrent donc plus loin, dans les îles qui portent encore leur nom et qui sont à l'entrée de la baie des Puants; mais ne s'y trouvant pas encore assez en assurance, ils se retirèrent bien avant dans les bois[3] et, de là, enfin choisirent pour dernière demeure l'extrémité du lac Supérieur,[4] dans un endroit qu'on a appelé la pointe du Saint-Esprit." (*Relation*, 1672, p. 36.)

Amenaient-ils avec eux les Français de M. de Lauzon, ou si ces deux hommes restèrent à la baie Verte? Cette dernière hypothèse nous semble la plus acceptable[5] par le désir qu'ils devaient avoir de

[1] Les écrivains du Wisconsin et du Minnesota disputent sur ces mouvements de la bande huronne-outaouaise, faute de connaître les faits dans leur ensemble.

[2] Au sud du lac Supérieur.

[3] Wisconsin et Mississipi, 1655-56.

[4] En 1657.

[5] La *Relation* de 1658, p. 21, dit que, à trois journées par eau du bourg Saint-Michel (Poutéouatamis) tirant dans les terres, est la nation des Maskoutensak et des Outitchakouk. Les deux Français qui ont voyagé en ces contrées-là disent que ces peuples sont de très douce humeur."

retourner chez eux en 1655. Quant à nos Sauvages, Perrot ajoute: "Ils montèrent ce fleuve[1] à douze lieues ou environ d'Ouisconchin (la rivière Wisconsin) où ils trouvèrent une autre rivière qui se nomme des Ayoës (Iowa à présent). Ils la suivirent jusqu'à sa source et rencontrèrent des nations qui les reçurent cordialement. Mais, dans toute l'étendue du pays qu'ils parcouraient n'ayant pas vu de lieu propre à s'établir, à cause qu'il n'y avait du tout point de bois et qu'il ne paraissait que prairies et rases campagnes, quoique [illegible] et autres bêtes y fussent en abondance, ils reprirent [illegible] pour retourner sur leurs pas et, après avoir encore une fois [illegible] Louisiane,[2] ils montèrent plus haut. Il n'y furent pas [illegible] sans s'écarter pour aller d'un côté et d'autre à la chasse: je [illegible] partie seulement de leurs gens que les Scioux rencontrèrent [illegible] et amenèrent à leurs villages. Les Scioux, qui n'avaient au[illegible] naissance des armes à feu et autres instruments qu'ils leur [illegible], ne se servant que de couteaux de pierre de moulange et de [illegible] de cailloux, espérèrent que ces nations nouvelles, qui s'étaient [illegible]chées d'eux, leur feraient part des commodités qu'ils avaient. Croyant qu'ils étaient des esprits parce qu'ils avaient l'usage de ce fer qui n'avait pas de rapport avec tout ce qu'ils avaient, ils les menèrent à leurs villages et puis les rendirent à leurs gens.

"Les Outaouas et les Hurons les reçurent fort bien [illegible] tous sans néanmoins leur faire de grands présents. Les [illegible] étant revenus chez eux, avec quelques petites choses qu'ils av[illegible] reçu des Outaouas, en firent part aux autres villages leurs alliés et donn[illegible] aux uns des haches et aux autres quelques couteaux ou alènes. To[illegible] ces villages envoyèrent des députés chez les Outaouas, où, sitôt [illegible] furent arrivés, ils commencèrent, suivant la coutume, à pleurer [illegible] tout ce qu'ils rencontraient, pour leur marquer la joie sensible qu'ils avaient de les avoir trouvés, et les exhorter d'avoir pitié d'eux, en leur faisant part de ce fer qu'ils regardaient comme une divinité.

"Les Outaouas, en voyant ces gens pleurer[3] sur tous ceux qui se présentaient devant eux en conçurent du mépris et les regardèrent comme des gens bien au-dessous d'eux, incapables même de faire la guerre. Ils leur donnèrent aussi une bagatelle, soit couteaux ou alènes, que les Scioux témoignèrent estimer beaucoup, levant les yeux

[1] Le Mississipi. La Mère de l'Incarnation écrivait dès 1664: "Des sauvages fort éloignés disent qu'il y a au-dessus de leur pays une rivière fort précieuse qui aboutit à une grande mer que l'on tient être celle de la Chine."

[2] La sortie du Wisconsin.

[3] Cette manière de témoigner son admiration existait en Europe, au dire de madame de Créquy. Vers 1750, deux Lithuaniens de nobles familles répandirent d'abondantes larmes, en présence de la société parisienne, en visitant les musées et les maisons princières.

au ciel et le bénissant d'avoir conduit ces nations dans leur pays, qui étaient en état de leur procurer de si puissants moyens pour faire cesser leur misère. Les Outaouas, qui avaient quelques fusils, les tirèrent et le bruit qu'ils firent les épouvanta tellement qu'ils s'imaginèrent que c'était la foudre ou le tonnerre dont ils étaient maîtres pour exterminer ceux qu'ils voulaient. Les Scioux faisaient mille caresses aux Hurons et Outaouas partout où ils étaient, leur marquant toutes les soumissions possibles afin de les toucher de compassion et d'en tirer quelque utilité, mais les Outaouas en avaient d'autant moins d'estime qu'ils insistaient à se tenir devant eux dans ces postures humiliantes.

"Les Outaouas se déterminèrent enfin à choisir l'île Pelée[1] pour s'établir; où ils furent quelques années[2] en repos. Ils y reçurent souvent le visite des Scioux. Mais un jour il arriva que les Hurons, étant à la chasse, rencontrèrent des Scioux qu'ils tuèrent; les Scioux, en peine de leurs gens, ne savaient ce qu'ils étaient devenus; ils en trouvèrent, quelques jours après, les cadavres auxquels on avait coupé la tête. Ils retournèrent au village en diligence porter cette triste nouvelle et rencontrèrent quelques Hurons en chemin qu'ils firent prisonniers. Quand ils furent arrivés chez eux, les chefs les relâchèrent et les renvoyèrent à leurs gens. Les Hurons, ayant assez d'audace pour s'imaginer que les Scioux étaient incapables de leur résister sans armes de fer et à feu, conspirèrent avec les Outaouas de les entreprendre et de leur faire la guerre, afin de les chasser de leur pays et de se pouvoir étendre davantage pour chercher leur subsistance. Les Outaouas et les Hurons se joignirent ensemble et marchèrent contre les Scioux. Ils crurent que, sitôt qu'ils paraîtraient, ils fuiraient, mais ils furent bien trompés, car ils soutinrent leurs efforts et même les repoussèrent et, s'ils ne s'étaient retirés, ils auraient été entièrement défaits par le grand nombre de monde qui venaient des autres villages de leurs alliés à leur secours. On les poursuivit jusqu'à leur établissement, où ils furent contraints de faire un méchant fort, qui ne laissa pas d'être capable de faire retirer les Scioux, puisqu'ils n'osèrent entreprendre de l'attaquer. Les incursions continuelles que les Scioux faisaient sur eux les contraignirent de fuir. Ils avaient eu connaissance d'une rivière qu'on nomme le rivière Noire; ils entrèrent dedans et,

[1] Offrant une belle plaine sans arbres, à trois lieues au-dessous de l'embouchure de la rivière Sainte-Croix dans le Mississipi, à l'entrée du lac Bonsecours ou Pepin, appelé lac des Pleurs par Hennepin en 1680, parce que les Sioux pleuraient de ravissement à la vue des articles de fabrique européenne qu'il leur montrait.

[2] Tout au plus de l'automne de 1655 à l'automne de 1657 ou même au printemps de 1658.

étant arrivés là où elle prend sa source, les Hurons y trouvèrent un lieu propre pour s'y fortifier et y établir leur village. Les Outaouas poussèrent plus loin et marchèrent jusqu'au lac Supérieur et fixèrent leur demeure à Chagouamikon." [1]

Récapitulons ce qui concerne les Outaouas et les Hurons du Petun: 1651, ils laissent leurs pays pour se rapprocher du Michigan nord; 1652, vont à l'île Huronne; 1653, reculent jusque chez les Poutéouatamis au nord-ouest de la baie Verte; envoyent trois canots vers le Canada pour renouer des relations commerciales; 1654, vont traiter en Canada; retournent avec deux Français; leur fort de la baie Verte est menacé par les Iroquois; 1655, se dirigent aux sources de la rivière Wisconsin; descendent au Mississipi; passent deux ans à l'île Pelée; 1657, les Hurons se rendent aux sources de la rivière Noire pour y demeurer; les Outaouas s'avancent jusqu'au lac Supérieur et s'y fixent.[2]

VI

Que se passait-il, durant ce peu d'années, à l'égard des Iroquois? Ils étendaient leur puissance. La force et la valeur que ce peuple déployait à la pratique de la guerre provenait de son organisation, de sa discipline, de son esprit de suite, infiniment supérieur à tous ce qui se voyait chez les autres nations sauvages. Il tendait à dominer de vastes territoires afin de tenir dans sa main le commerce des fourrures dont le débouché se trouvait, pour lui, dans les comptoirs hollandais, anglais et suédois des bords de l'Atlantique, par opposition aux Français du Saint-Laurent, aussi employait-il toute sa vigueur à se rendre maître du pays et du monopole qui devait résulter de ses conquêtes.

Ayant tourné leurs vues du côté des grands lacs, les Cinq-Nations commencèrent en 1654 à demander la paix avec la colonie française, prenant pour prétexte que les Eriés (les Chats) du sud du lac Erié leur faisaient la guerre à l'instigation d'une tribu huronne réfugiée chez eux. Les Eriés périrent tous dans cette lutte ou furent incorporés à l'élément iroquois. Tout aussitôt, en 1656, les Français conclurent la paix et une colonie des nôtres alla s'établir chez les Onnontagués, comme marque de confiance dans le bon esprit des Cinq-Nations. Alors, les Miamis, situés près du lac Michigan, reçurent la visite des

[1] La Potherie II, 56, se borne à dire: "Les Nadouayssioux en avaient ombrage et en tuèrent plusieurs. Ils furent encore contraints de quitter quelques années après ce pays si délicieux et vinrent demeurer à Chagouamikon, sur le lac Supérieur, où ils demeurèrent jusqu'à la paix des Iroquois (1670) avec les Français et toutes les nations, après laquelle ils se rapprochèrent de leur pays natal."

[2] Il va de soi que d'autres petites bandes de Hurons et d'Outaouas circulaient dans ces territoires indépendamment de ceux qui nous occupent ici.

destructeurs iroquois; ces pauvres gens se retirèrent (1657) dans la vallée de l'Illinois. C'était au tour des Illinois à disparaître, aussi, dès 1656, on les voit s'éloigner des rives occidentales du lac Michigan pour prendre la route de l'ouest et s'établir de l'autre côté du Missisipi, dans l'Iowa, qui avait été leur ancienne patrie et où ils vécurent quinze ou seize ans. Les Kikapous du voisinage du Détroit s'étaient réfugiés, en 1653, à l'île Manitoualine; de nouvelles incursions les repoussèrent plus loin et ils prirent refuge au Wisconsin.

Les Gens du Feu, en langage huron-iroquois Atsistaguerhonon, étaient appelés Maskouteuch par les Algonquins, ce qui veut dire " habitants de la plaine." Atsista signifie le feu et ronon les hommes, tels que irini en algonquin et vir en latin. Ces Mascoutins sont mentionnés en 1615 comme faisant la guerre aux Sauvages du nord du lac Huron, principalement les Outaouas de l'île Manitoualine, mais ces derniers s'entendaient avec les Neutres (côte nord du lac Erié) qui harcelaient continuellement les Mascoutins; cet état de choses se maintenait en 1646 et ne finit qu'en 1650, lorsque les Iroquois furent maîtres du Haut-Canada. Sur la carte de Champlain (1632) la nation du Feu est placée à l'ouest de la ville actuelle du Détroit, en un lieu nommé " Bistagueronon." Ce peuple avait sa droite vers l'extremité du lac Erié, tandis que sa gauche touchait à la baie de Saginaw. Nous sommes porté à croire que l'on peut considérer les Mascoutins comme le principal peuple de cette région jusqu'au passage de Makinac. "Cette nation du Feu est plus peuplée, elle seule, que tous ensemble ceux de la nation Neutre, tous les Hurons et les Iroquois ennemis des Hurons. Elle contient grand nombre de villages qui parlent la langue algonquine, qui règne encore plus avant." (*Relation*, 1644, p. 97-8). Le père Pierre Pijart, en mission dans la contrée des Hurons du Petun (vers Goderich) durant l'hiver de 1640-41, s'était assuré que les Mascoutins parlaient l'algonquin. Deux de ces Sauvages, pris à la guerre en 1646, dirent que leur nation n'avait jamais vu d'Européen. Les événements empêchèrent qu'on ne visitât jamais ces gens dans le Michigan. L'une de leurs tribus, les Ouchaouanag, est mentionnée en 1648, mais elle n'avait aucun rapport avec les missionnaires. Lorsque les Iroquois demandèrent la paix aux Français, en 1656, c'était afin de se trouver libres du côté du Bas-Canada; aussitôt ils portèrent leurs armes au sud et c'est alors que les Mascoutins abandonnèrent leur patrie pour se réfugier vers l'Indiana et le Wisconsin. Sur sa carte de 1660, le père Ducreux les place encore derrière le Détroit, parce que ses renseignements à ce sujet dataient de cinq ou six années déjà. Le *Relation* de 1658, p. 21, dont la substance est de 1657 au moins, les montre un peu à l'ouest de Milwaukee, où Radisson et Chouart les visitèrent en 1659.

Ce balayage accompli, les Iroquois levèrent le masque et, en 1658, rompirent la paix avec les Français.

VII

A partir de 1650, les Hurons, Outaouas, Sauteurs, Mississagués, Amikoués, Atohiligouans, Nikikouëts et Nipissiriniens, fuyant la hache de l'Iroquois, portèrent dans la baie Verte, le Wisconsin, le Minnesota, la connaissance des armes à feu et de plusieurs ustensiles que, par le moyen de leurs pelleteries, ils avaient obtenus du Canada. Il s'établit des rapports entre ces peuples divers, même ceux du nord, et le saut Sainte-Marie avec la baie de Chagouamikon devinrent les centres du commerce. Les Sioux ne tardèrent pas à connaître l'existence des Français, en commençant par admirer les articles de traite dont leurs nouveaux amis se servaient avec un orgueil et une ostentation qui les faisaient passer pour des êtres supérieurs aux autres Sauvages. Enfin, les Hurons et les Outaouas, arrivant à l'île Pelée, avaient découvert le Missisipi et n'en faisaient pas mystère. Dès 1656, à leur retour de la baie Verte, les deux traiteurs de M. de Lauzon devaient être en état de parler des "grandes eaux" dont Jean Nicolet avait fait mention vingt ans auparavant.

L'action hardie des Outaouas et des Hurons rouvrant la traite (1654) avec la colonie française ne fut pas répétée l'année suivante, mais, en 1656, les sauvages de la Baie renouvelèrent cet exploit, malgré les embuscades dans lesquelles ils auraient pu tomber.

Puisque les Hurons du Petun et leurs amis les Outaouas rôdaient alors au Missisipi, quels étaient donc ces Sauvages de la Baie qui allèrent en traite sur le Saint-Laurent avec les deux hommes de Lauzon ? Un mélange de nations—Sakis, Poutéouatamis, Malomines, Mantouck, tous de la Baie—des Sauteurs, Mississigués, Amikoués, etc., de la baie Georgienne, sans oublier des Outaouas du saut Sainte-Marie qui nous paraissent avoir été les chefs de cette expédition.

" Le sixième jour du mois d'août 1654, deux jeunes Français, pleins de courage, ayant eu permission de monsieur le gouverneur du pays (Jean de Lauzon) de s'embarquer (à Québec) avec quelques-uns de ce peuple (les Outaouas) firent un voyage de plus de cinq cents lieues...... Ils pensaient bien retourner au printemps de l'année 1655, mais ces peuples ne les ont ramenés que sur la fin d'août 1656. Leur arrivée a causé une joie universelle à tout le pays, car ils étaient accompagnés de cinquante canots chargés de marchandises que les Français vont chercher en ce bout du monde. Cette flotte marchait gravement et en bel ordre, poussée par cinq cents bras sur notre grand fleuve, et conduite par au-

tant d'yeux, dont la plupart n'avaient jamais vu les grands canots de bois, je veux dire les navires des Français. Ayant mis pied à terre au bruit étonnant des canons, et ayant bâti en un moment leurs maisons volantes, les capitaines montèrent au fort Saint-Louis pour aller saluer monsieur (Jean de Lauzon) notre gouverneur, portant leurs paroles en la main: c'étaient deux présents, qui passent pour des paroles parmi ces peuples. L'un de ces présents demandait des Français pour aller passer l'hiver en leur pays; et l'autre demandait des pères de notre compagnie, pour enseigner le chemin du ciel à toutes les nations de ces grandes contrées. On leur répondit à leur mode par des présents, leur accordant très volontiers tout ce qu'ils demandaient. Mais pendant que ceux qui sont destinés pour cette grande entreprise se préparent, apprenons quelque chose de nouveau des deux pèlerins français et de leurs hôtes.

"Premièrement, il est bon de remarquer que la langue huronne s'étend bien à cinq cents lieues du côté du sud, et la langue algonquine plus de cinq cents du côté du nord. Je sais bien qu'il y a quelque petite différence entre ces nations, mais cela consiste en quelques dialectes qu'on a bientôt appris et qui n'altèrent point le fond de ces deux langues. Secondement, il y a quantité de lacs au quartier du nord qui passeraient bien pour des mers douces, et le grand lac des Hurons et un autre (Supérieur) qui lui est voisin, ne cèdent point à la mer Caspie. En troisième lieu, on nous a marqué quantité de nations aux environs de la nation de Mer (les Puants de la baie Verte) que quelques-uns ont appelé les Puants, à cause qu'ils ont autrefois habité sur les rives de la mer qu'ils nomment Ouinipeg, c'est-à-dire eau puante. Les Liniouek (Illinois) qui leur sont voisins, sont environ soixante bourgades. Les Nadouesiouek en ont bien quarante. Les Pouarac (Sioux guerriers) en ont pour le moins trente. Les Kiristinons passent tous ceux-là en étendue: ils vont jusqu'à la mer du nord. Le pays des Hurons, qui n'avait que dix-sept bourgades dans l'étendue de dix-sept lieues ou environ, nourrissait bien trente mille personnes.... Disons en quatrième lieu, que ces deux jeunes hommes n'ont pas perdu leurs peines dans leur grande course; ils n'ont pas seulement enrichi quelques Français à leur retour, mais ils ont donné beaucoup de joie à tout le paradis, ayant baptisé et envoyé au ciel environ trois cents petits enfants." (*Relation* 1656, p. 39).

M. Charles Aubert de la Chesnaye, agent de la compagnie de traite de Rouen, était à Québec depuis une année. Dans un mémoire qu'il écrivit en 1696,[1] il raconte que les deux Français revenus en 1656 des contrées de l'ouest rapportaient, chacun, pour quatorze ou

[1] Et non pas en 1676 comme il est dit à la page 245 du tome I des *Documents sur la Nouvelle-France.*

quinze mille francs de pelleteries, sans compter qu'ils amenaient avec eux des sauvages portant des pelleteries pour cent mille écus. "Ils me firent procès, ajoute-t-il, pour s'exempter des droits du quart, parce qu'ils disaient qu'on leur avait l'obligation d'avoir fait descendre une flotte qui enrichissait le pays."

La Compagnie Rouen-la-Rochelle avait le monopole du commerce de la Nouvelle-France depuis 1654, mais elle était trop pauvre, et aussi trop peu entreprenante pour aller jusqu'au lac Supérieur chercher les fourrures que son privilège lui accordait à elle seule. C'étaient donc les particuliers qui pouvaient se charger des risques et des périls de ces sortes d'aventures et, lorsqu'ils réussissaient, la compagnie exigeait d'eux une remise de vingt-cinq par cent de la valeur marchande des peaux. Dans le cas qui nous occupe ici, les deux Français avaient été envoyés, équipés sans doute, par M. Jean de Lauzon, gouverneur général, et la chose paraîtra singulière qu'il refusât d'acquitter le droit légal du quart, mais souvenons-nous que Lauzon avait été l'âme des Cent-Associés; que voyant approcher la débâcle financière, il s'était fait nommer gouverneur (1651) afin de rétablir la situation de la compagnie; que, en 1654, il avait fallu céder le monopole de la traite à un syndicat de la Rochelle et de Rouen. Lauzon était donc simple gouverneur général et non plus directeur du commerce en 1654, lorsqu'il expédia ses deux hommes, aussi ne voulut-il pas reconnaître les prétentions des commerçants qui l'avaient supplanté.

Le voyage de 1654-56, qui tira de l'ouest des masses de pelleterie et attira immédiatement le trafic des peuples de la baie d'Hudson chez les Outaouas du lac Supérieur, sans compter la participation de la baie Verte, n'aurait pas eu lieu sans l'initiative de Lauzon qui voulait se refaire de ses pertes d'autrefois! L'été de 1656, ce gouverneur retourna en France, de son propre mouvement, et son fils le remplaça tant bien que mal.

"L'an 1656, dit la *Relation* de 1660, p. 29, une flotte de trois cents Algonquins supérieurs[1] venant ici en traite, nous donna espérance qu'en se jettant parmi eux nous pourrions remonter ensemble en leur pays et y travailler au salut de ces peuples. Deux de nos pères s'embarquèrent pour ce sujet, mais l'un fut obligé de rebrousser chemin, et l'autre qui était le père Léonard Garreau fut tué (sur l'Ottawa) par les Iroquois." Médard Chouart devait être de ce voyage, d'après ce que dit son beau-frère Radisson. Il aurait donc hiverné dans l'ouest.

Les "chemins coupés par les Iroquois" depuis 1648 se rouvraient sous l'initiative des Outaouas et des Hurons et, par la suite, le commerce des Français avec l'ouest ne devait se trouver interrompu ou

[1] Baie Verte, saut Sainte-Marie, côte d'Algoma.

gêné que rarement, quand la situation du Bas-Canada entravait trop les affaires, ou lorsque les Iroquois se décidaient à frapper un coup quelque part.

Ainsi donc, bientôt la grande traite de l'été descendrait du lac Supérieur, se joindrait aux gens de la baie Verte à la bouche de la rivière Sainte-Marie, passant par le nord de la baie Georgienne, la rivière des Français, le lac Nipissing, la rivière Mattawan, et l'ancienne rivière des Algonquins, pour arriver à Montréal, étant, par sa force même, à l'abri des attaques.

De là vint cette habitude de qualifier la rivière abandonnée pas les Algonquins de "route des Outaouas"— ce que l'on nomme à présent la rivière Ottawa."[1] Cependant le terme de "Grande Rivière" a toujours été le plus populaire depuis près de trois siècles. Le père Allouez écrivait en 1667 (*Relation*, p. 17), que les Outaouas, "prétendent que la grande rivière leur appartient et qu'aucune nation n'y peut naviguer sans leur consentement; c'est pour cela que tous ceux qui vont en traite aux Français (Montréal), quoique fort différents de nation, portent le nom général d'Outaouacs, sous les auspices desquels ils font ce voyage."

VIII

Chouart a-t-il été dans l'ouest avec les sauvages qui y retournaient en 1656? Voyons d'abord la marche de cette caravane: "Les Outaouas descendirent en gros aux Trois-Rivières. On leur donna des missionnaires: les Hurons eurent le Père Garot et les Outaouas le P. Mesnard,[2] avec cinq Français qui les accompagnèrent. Le Père Garot fut tué par la bande du Bâtard Flammand, qui (le Père Garreau) s'était embarqué avec les Hurons (et fut tué) sur le lac des Deux-Montagnes, où il (le Bâtard Flamand) avait fait construire un fort; mais ayant laissé passer le gros des Outaouas et des Saulteurs, qui étaient bien meilleurs canotteurs que les Hurons, ils (les Iroquois) les joignirent quoique bien éloignés d'eux, les défirent et en prirent plusieurs. Les Irroquois et les Français étaient alors en paix. Le Bâtard Flammand fit transporter le corps du père à Montréal, qui était alors déjà établi. On lui demanda, sitôt qu'il fut arrivé, pourquoi il avait tiré sur le père; il répondit que lui ni ses gens ne l'avaient pas tué; que c'était un Français qui, ayant déserté[3] de Montréal, était venu joindre son parti, dans le temps qu'il (le Bâtard Flamand) allait

[1] De 1615 à 1700 on la voit désignée sous le nom de rivière des Prairies, voir la carte de Sanson, année 1650.

[2] Non. C'était le père Dreuillette.

[3] Voir une note du Père Tailhan, p. 230 du *mémoire* de Perrot.

dresser des embuscades aux Outaouas, qui voulaient monter la rivière des Prairies.[1] Ce Français fut remis au gouverneur et passé par les armes,[2] faute d'exécuteur. Le Bâtard Flammand amena plusieurs prisonniers hurons, auxquels il fit brûler les doigts, sans aucune opposition de la part des Français, et leur accorda la vie quand il les eut rendus dans son village. Ils n'oublieront jamais la manière dont nous les avons abandonnés dans cette occasion à la discrétion de leurs ennemis." (Nicolas Perrot, p. 84.)

Comme le père Dreuillette, le frère Louis Le Boëme et les Français qui avaient persisté à les suivre jusqu'au-dessus de Montréal rebroussèrent chemin après l'attaque des Iroquois, devons-nous supposer que Chouart fut le seul à accompagner les sauvages dans leur pays, alors que nous ne savons pas même s'il formait partie du voyage?

Rien ne nous induit à croire que les Outaouas et les Hurons descendirent au Saint-Laurent l'année 1657, de sorte que Chouart n'aurait guère eu occasion de retourner aux Trois-Rivières, s'il était parti pour l'ouest en 1656 [3]—pourtant Radisson nous dit que son beau-frère et d'autres Français étaient revenus des lacs en 1657.

La traite de 1657 se fit par le Saint-Maurice. Peut-être Chouart en était-il; cela justifierait Radisson. Voici ce que nous pouvons dire à ce sujet: Le 20 avril 1657, huit Français des Trois-Rivières, avec vingt canots d'Algonquins partaient par la rivière Batiscan, qui est à six ou sept lieues au-dessous de la ville. Ils passèrent vingt-huit sauts en quatorze jours et arrivèrent au terme de leur course le 28 mai, après avoir recontré soixante-quatorze sauts ou portages; ils rentrèrent aux Trois-Rivières le 15 juillet,[4] chargés de castors. "Ils virent des Poisson-Blancs (Attikamègues) qui demandent à prier Dieu, des Agouing8i8ek et des Kiristinons, qui sont proches de la mer du nord." (*Journal des Jésuites*, 15 juillet 1657.)

Le 17 novembre 1657, une chaloupe remplie de Sauvages arriva à Québec portant la nouvelle que plus de soixante canots chargés de pelleteries avaient abordé aux Trois-Rivières, qu'ils étaient en partie de la nation des Poissons-Blancs, et d'autres peuples plus au nord, dont quelques-uns n'avaient jamais vu d'Européens; ils étaient tous gens bien faits et de belle taille, mais d'une nature timide et peu

[1] C'était alors le nom de la rivière appelée plus tard Outaoua, et Ottawa.

[2] Faillon: *Histoire de la Colonie*, II, 257.

[3] Ne pourrait-on offrir au lecteur le calcul suivant: Marie-Anne, fille de "Médard Chouard dit Des Groizeliers et Marguerite Halets sa femme," née et baptisée aux Trois-Rivières le 7 août 1657, donne à penser que le père était en ce dernier lieu durant les mois de novembre-décembre 1656.

[4] Le 18 juillet 1657, Chouart est présent devant la cour, aux Trois-Rivières. Le 5 octobre suivant, il est parrain d'Ignace Aubuchon.

entreprenante. Ils avaient été attaqués par les Iroquois, deux ou trois années auparavant, dans leurs bourgades, à la hauteur des terres, et avaient cru prudent de se réfugier chez les autres nations plus éloignées. Pour aller à la mer du nord par le Saint-Maurice, la *Relation* dit que l'on va environ cent cinquante lieues, jusqu'au lac Ouapichiouanon; de là on va trouver la baie des peuples nommés Kilistinons qui sont sur la mer du nord. Du lac Ouapichiouanon on descend aux Trois-Rivières en sept journées. "Mais voici encore un nouveau chemin du pays des Hurons aux Trois-Rivières. "Sortant du lac nommé Temagami, c'est-à-dire eau profonde, que je crois être la mer Douce des Hurons et la source du grand fleuve Saint-Laurent; ayant fait quelque chemin sur ce grand fleuve, on traverse environ quinze lieues, par des petits ruisseaux, jusqu'au lac nommé Ouassisanik, d'où sort un fleuve qui conduit aux Trois-Rivières. C'est par ce chemin que vingt-cinq canots Nipisiriniens arrivèrent, il y a environ deux ans (1656) chargés d'hommes, de femmes, d'enfants et de pelleteries. Ils nous dirent qu'ils avaient trouvé partout de l'orignac ou des castors, ou des poissons, dont ils avaient fait leur nourriture. Ils nous assuraient qu'il serait facile à nos Français, partant des Trois-Rivières, de se rendre dans un mois à la mer Douce des Hurons."[1]

D'après notre manière de voir, Chouart a passé l'hiver de 1656-57 aux Trois-Rivières; il a pu former partie de l'expédition sur le haut Saint-Maurice, du 20 avril au 15 juillet 1657, mais Radisson n'en était pas puisque, à la fin de juin ou au commencement de juillet, il s'embarquait aux Trois-Rivières pour aller au pays des Iroquois (pages 87, 95, 97 de sa narration).

Au mois de juin 1657 on organisait à Québec un envoi d'hommes pour renforcer la petite garnison française établie chez les Onnontagués l'année précédente. Radisson se rendit à Montréal pour s'adjoindre à eux, car c'était l'endroit du rendez-vous général. Il dit qu'il s'écoula quinze jours avant l'embarquement (26 juillet) et qu'ils partirent au nombre de quatre-vingts Iroquois, une centaine de Huronnes, dix à douze Hurons, vingt Français et deux pères jésuites. La route se fit par le Saint-Laurent. A Onnontagué le major Zacharie Dupuis et ses trente soldats avaient construit un fort, mais la situation était devenue des plus alarmantes. Dès l'automne (1657) on eut connaissance d'un complot pour massacrer les Français, lequel, toutefois, fut suspendu en apprenant qu'une cinquantaine d'Onnontagués allaient passer l'hiver à Québec. Le 20 mars 1658, Dupuis convoqua les Sauvages à un grand festin et, les ayant gorgés, on profita de leur sommeil pour déguerpir à la faveur

[1] *Journal des Jésuites*, 17 novembre 1657; *Relations*, 1658, pp. 18, 20-21; 1660, p. 12.

de la nuit aussi bien que d'une tempête de neige qui effaçait les traces des fugitifs. Ils étaient 53 hommes, dont 3 périrent dans le voyage. Radisson (pp. 126, 128, 130, 131, 133, 134) dit qu'ils furent six semaines à descendre, puis il ajoute qu'ils arrivèrent à Montréal à la fin de mars, mais nous savons que c'était le 3 avril.

La débâcle du fleuve avait lieu en ce moment. Peu de jours après, Radisson était aux Trois-Rivières. Chouart[1] et lui résolurent d'aller à la découverte des grands lacs dont parlaient les aborigènes "et qui ont été vus, car mon beau-frère y a fait plusieurs voyages du temps que les pères jésuites demeuraient vers le lac des Hurons, sur le bord de la mer" (p. 134). Tout ceci est conforme à l'histoire, excepté la mer et ses rivages.

Le mystère de l'ouest était déjà passablement débrouillé si l'on en juge par la lettre de la Mère de l'Incarnation du 24 septembre 1654, signalant le Mississipi, sans le nommer, et les *Relations* des pères jésuites de 1654 à 1658 énumérant les peuples lointains dont on avait connaissance, toutefois, le marasme dans lequel végétait le Bas-Canada empêchait de donner suite au mouvement commercial inauguré par les Outaouas, les Hurons, les Sauteurs et les Nipissiriniens. M. Jean de Lauzon, dépité de ses insuccès, était retourné en France l'été de 1656, laissant les affaires à un de ses fils qui les passa, l'année suivante, à M. d'Ailleboust, en attendant une décision de Paris. Le 11 juillet 1658, M. d'Argenson arriva, mais sans troupes, sans argent, sans ressources d'aucune sorte. Il ne voulut voir—avec raison—que la nécessité immédiate d'entraver ou d'anéantir la puissance des Iroquois et il rédigea des mémoires dans ce sens—on les laissa dormir dans les bureaux de Paris. L'amalgame ou replâtrage commercial qui se nommait depuis trente ans les Cent-Associés, depuis vingt ans la compagnie Cheffault, depuis 1644 la société des Habitants, depuis 1655 le syndicat Rouen-Rochelle, tous rouages les uns dans les autres, ne valait absolument rien.

Deux hommes surgirent à point pour créer un prestige français dans les régions de l'ouest. Nous allons les voir à l'œuvre.

IX

C'est à la mi-juin 1658,[2] rapporte Radisson (p. 136), que Chouart et lui s'embarquèrent aux Trois-Rivières avec deux pères jésuites, vingt-neuf Français, et des Outaouas, Hurons, Amikoués, Sauteurs, qui re-

[1] Le 12 avril 1658, aux Trois-Rivières, il est parrain d'Ignace Pellerin dit Saint-Amant.

[2] Marguerite, fille de Chouart, étant née aux Trois-Rivières le 15 avril 1659, nous supposons que le départ ci-dessus doit plutôt compter du 15 juillet, au moment où M. d'Argenson venait d'arriver de France.

tournaient dans leurs pays respectifs après la traite. Les "vingt-neuf gaillards" se targuaient de faire un voyage de conquérants, de quoi Radisson se moque avec entrain, disant que tout cela est fort bon lorsque l'on parle des dangers, des peines et des misères que l'on ne connaît pas; il leur prédit qu'ils baisseront leur caquet une fois soumis à l'épreuve, comme cela est arrivé (p. 141).

On ne passa pas, malgré la coutume, par le bras de rivière qui baigne l'île de Montréal au nord, car il fallait se rendre à la ville pour y prendre huit Outaouas et deux Français qui attendaient cette occasion. "Sans cela, nous serions allés par la rivière des Prairies." (p. 137).

La rivière des Prairies portait ce nom depuis quarante ans et, le plus souvent, on désignait ainsi toute la rivière des Algonquins qui prit le nom de route des Outaouas vers 1670. Le bras de cette rivière qui passe entre l'île Jésus et la terre-ferme du nord et dont notre voyageur parle ici spécialement, porta aussi (1640) le nom de Saint-Jean, en honneur de l'interprète Jean Nicolet.

Les Iroquois qui, depuis 1650, étaient maîtres de ces régions, en ayant chassé les Algonquins, ne tardèrent pas à se montrer dès que la flottille eut quitté le lac Saint-Louis pour se diriger à l'ouest. Au lac des Deux-Montagnes et aux approches du Long-Saut, il y eut des escarmouches. Les sauvages agissaient sans discipline, se débandaient, s'exposaient inutilement, de sorte qu'il en périt treize, tant tués que prisonniers. Les "gaillards," voyant cela, rebroussèrent chemin, laissant Chouart et Radisson seuls avec les Sauvages épouvantés (p. 141). Heureusement, les attaques ne se renouvelèrent pas et l'on parvint "in a place called the lake of Castors, which is some 30 leagues from the first great lake" (p. 143). Ce premier grand lac est la baie Georgienne. Dans un autre endroit de ses écrits (p. 90) notre voyageur observe: "Neere the lake of the Hurrons some 40 leagues eastward there is another lake belonging to the nation of the Castors, which is 30 miles about." C'est le lac Nipissing, qui portait les deux noms de Castors et Sorciers à cause des Nipissirininens et des Nez-Percés ou Amikoués qui demeuraient dans son voisinage. Amikoué veut dire castor, aussi Nicolas Perrot et autres de la même époque les désignent-ils parfois sous ce nom. Rendus là, ils avaient fait soixante portages depuis Montréal (p. 144) et ils prirent quelques jours de repos, car il y avait abondance de poisson dans le lac.

La décharge du lac des Castors, qui mène au lac Huron, mesure trente lieues en longueur et compte huit chutes ou rapides, remarque Radisson (p. 144). Dans son voyage de 1661 (p. 186) il l'appelle la rivière des Sorciers, un nom connu depuis 1613, à cause des Nipissiriniens surnommés le peuple des Sorciers. Nous tenons à noter ces petits faits, comme aussi la mention des soixante portages, pour faire

voir que la route se fit par l'Ottawa et non pas par l. Saint-Laurent, les lacs Saint-François, Ontario et Erié, comme plusieurs le prétendent.

A la sortie de la rivière des Sorciers ou des Français, la flottille se divisa en deux bandes: l'une de sept canots, allant vers la côte nord ou Algoma, où devaient s'arrêter les Amikoués, tandis que les gens du saut Saint-Marie et les Outaouas pousseraient plus loin pour se rendre chez eux; l'autre, composée de Hurons, inclinant au sud, en côtoyant les rivages de la baie Goergienne. Avec ces derniers étaient Chouard et Radisson. "We saw by the way the place where the ffathers Jesuits had heretofore (de 1634 à 1650) lived, a delicious place, albeit we could but see it afarre off" (p. 145). Une fois de plus, il faut reconnaître qu'il n'y a rien du lac Erié ou du lac Sainte-Claire dans ces descriptions.

Nos deux explorateurs arrivèrent au village des Hurons qui étaient avec eux; c'était sur l'une des îles Manitoulines (p. 146). Ces familles huronnes avaient fui en 1650 de la baie de Penetenguishine pour ne pas être massacrées par les Iroquois.

Chouart et Radisson, apprenant qu'il y avait dans le voisinage un parti d'Iroquois, induisirent les guerriers hurons à leur donner la chasse, ce qui eut lieu avec succès: "We gave them the assault when they least thought of it. We played the game so furiously that none escaped. The day following we returned to our village with 8 of our enemys dead and 3 alive. The dead weare eaten and the living weare burned with a small fire to the rigour of cruelties." (p. 147.)

Aux îles Manitoualines il y avait des Cheveux Relevés ou *Staring Hairs*, comme Radisson les appelle, mais il ne semble pas les apparenter avec les Outaouas, pourtant c'était la même nation.

En visite chez ce peuple, nos voyageurs apprirent que les Poutéouatamis, occupant le nord-ouest de la baie Verte, désiraient les recevoir, et ils se rendirent chez eux dans l'intention d'y passer l'hiver.[1] Une fois là, ils firent connaissance avec des Escoteckes[2] ou Nation du Feu peuples établis sur la rive sud-ouest de la rivière aux Renards, quelque part vers le comté de Green Lake, Wisconsin. Ce peuple avait été chassé des environs du lac Sainte-Claire (côté sud) par les Iroquois, en 1656, et s'était rapproché du passage de Michillimakinac, avait passé à la baie Verte et s'était enfi. ..é à la rivière du Loup qui se déverse dans le lac Winnepagoes, en haut de la rivière aux Renards, à neuf milles du coude de la rivière Wisconsin, et il

[1] Radisson dit que c'est le plus beau pays du monde (p. 150).

[2] Radisson a dû écrire Mascotekes. Ce terme signifie terrain de plaine en langue algonquine. Les Hurons et les Iroquois les appelaient Atsistagherronnons ou Gens du Feu, et Ontaouganntha: ceux qui parlent mal. Les Français disaient Maskouteng, Macoutenks, Mascoutins.

s'étendait jusqu'à Milwaukee et Chicago. En 1658 il comptait trente bourgades situées "au sud-ouest quart de sud, à six ou sept journées de Saint-Michel" (mission des Poutéouatamis).[1] En 1670-72, il était encore dans le même pays.[2]

Au printemps de 1659, dit positivement Radisson, lui et Chouart, s'avancèrent jusqu'à ce peuple, qui leur parla des Sioux, et même des Christinos, nation errante des bords de la baie d'Hudson dont une partie passait les hivers au sud du lac Supérieur. (pp. 146, 148-9.) L'objet de nos deux aventuriers étant de trouver le pays des fourrures par excellence, ils questionnaient les Sauvages et se faisaient raconter l'état des choses dans les contrées qu'ils n'avaient pas encore vues.

Il faut omettre les réceptions enthousiastes des Cheveux-Relevés, des Poutéouatamis et des Mascoutins, pour s'en tenir à la pensée qui dominait nos explorateurs, c'est-à-dire la découverte de territoires de plus en plus vastes, contrées du castor et des belles pelleteries en général. Les Mascoutins offraient de les conduire jusqu'aux Christinos, mais Radisson (p. 149) observe que cela ne pouvait entrer que plus tard dans son programme: "We desired not to goe to the North till we had made a discovery in the South, being desirous to know what they did."

X

Ici se pose un problème: savoir si Radisson est parti du village des Mascoutins pour se rendre au Mississipi. La narration qu'il donne de ce voyage se trouve intercalée, sans à propos, dans la descente de l'Ottawa en 1660 (p. 167-9) où elle est manifestement hors de place. Il y a un fait incontestable, c'est que le récit en question nous mène au grand fleuve; reste donc à savoir quand eut lieu le voyage. Nous verrons, par la suite, que ce devait être au printemps de 1659, puisqu'il n'y a pas moyen de le placer à une autre date durant les années 1658-60. On a voulu que ce fût durant l'hiver de 1659-60, alors que Chouart et Radisson exploraient le lac Supérieur et le pays des Sioux, mais, outre que la chose n'était pas possible sur les neiges, le Mississipi vu par Radisson était plus bas que le lac Pepin et il lui donne une largeur "comparable à notre Saint-Laurent" d'après la *Relation* de 1660, p. 12. Ce n'est plus le Mississipi des Sioux, qu'il eut toutefois occasion de voir six mois plus tard.

Chouart ne fut pas du voyage, on ne dit pas pourquoi. Peut-être a-t-il alors exploré Milwaukee et Chicago, dont il n'était pas éloigné.

[1] Le nom était donné, mais il n'y avait encore aucun missionnaire dans l'ouest.

[2] *Relations*, 1632, p. 14; 1640, pp. 35, 98; 1641, p. 59; 1644, p. 98; 1647, p. 77; 1658, p. 22; 1670, pp. 94, 97, 99; 1671, pp. 25, 42-5; 1672, p. 41.

Au milieu des Mascoutins, Radisson a dû apprendre que la rivière Wisconsin avait servi de route aux Hurons et aux Outaouas pour se rendre à l'ouest peu d'années auparavant, de même aussi que les Illinois, sauf une ou deux tribus, s'étaient réfugiés au-delà du Mississipi en 1656. Les Sauvages qui s'embarquèrent avec lui ne faisaient pas mystère de l'existence du Mississipi. Il a dû connaître d'avance le lac Pepin et l'île Pelée. Partant du voisinage du lac Winnipagoes on a moins de difficultés pour rencontrer le grand fleuve qu'en allant à lui par le nord-ouest du Wisconsin. Le voyage avait lieu en canot, ce qui n'eut pas été possible au printemps de 1660, puisque nos voyageurs étaient alors au sud-ouest du lac Supérieur. La lacune d'avril-juillet 1659, qui se trouve visiblement dans le récit de Radisson, doit être comblée par le passage inséré sans à propos vers la fin de l'écrit, et qui paraît comme s'appliquant à Carillon, le Long-Saut, le lac des Deux-Montagnes, on ne saurait dire à quoi au juste, car le morceau arrive là par hasard. Il est temps de le remettre à sa place.

Rappelons-nous que, en 1634, Jean Nicolet s'était vu dans la même situation. Les indigènes lui expliquaient l'existence d'un portage, après quoi on entrait dans une rivière (la Wisconsin) qui, en trois jours, conduisait aux "grandes eaux" et, sans y aller, il conjecturait que ce devait être la mer. Radisson était mieux renseigné; il savait très bien qu'il allait visiter la vallée d'un grand cours d'eau et reconnaître les rivières qui s'y déchargent. Voici sa narration:

"We weare 4 moneths in our voyage wthout doeing anything but goe from river to river.[1] We mett several sorts of people. We conversed wth them, being long time in alliance wth them. By the persuasion of som of them we went into ye great[2] river that divides[3] itselfe in 2, where the hurrons with some Ottanake[4] & the wild men that had warrs wth them had retired.[5] There is not great difference in their language, as we weare told. This nation have warrs against those of (the) forked river. It is so called because it has 2 branches, the one towards the west,[6] the other towards the South, wch we believe runns towards Mexico,[7] by the tokens they gave us. Being among these people, they told us the prisoners they take tells them that they

[1] Ce n'était pas un voyage en raquettes comme on le prétend dans quelques ouvrages.

[2] Le Père Allouez la nomme Missipi en 1665; c'est la première mention du nom.

[3] La fourche du Mississipi et de la rivière Wisconsin ou du Missouri.

[4] Radisson a dû écrire Ottauake.

[5] Sur l'île Pelée, de 1655 à 1657.

[6] Ce serait le Missouri.

[7] En 1673, Marquette et Joliet faisaient le même rapport.

h[illegible]e warrs against a nation, against men that build great cab[illegible]ns, & have great beards & had such knives as we have had. Moreover they shewed a Decad of beads & guilded pearls that they have had from that people, wch made us believe they weare Europeans. They shewed one of that nation that was taken the yeare before. We understood him not; he was much more tawny then they wth whome we weare. His arms & leggs weare turned outside; that was the punishment inflicted uppon him. So they doe wth them that they take, & kill them wth clubbs & doe often eat them. They doe not burne their prisoners as those of the northern parts.

"We weare informed of that nation that live in the other river. These weare men of extraordinary height & bignesse, that made us believe they had no communication wth them. They live onely uppon Corne & Citrulles, wch are mighty bigg. They have fish in plenty throughout ye yeare. They have fruit as big as the heart of an Oriniak,[1] wch grows on vast trees wch in compasse are three armefull in compasse. When they see little men they are affraid & cry out, wch makes many come help them. Their arrows are not of stones as ours are, but of fish boans & other boans that they worke greatly, as all other things. Their dishes are made of wood. I have seene them, could not but admire the curiosity of their worke. They have great calumetts of great stones, red & greene. They make a store of tobacco. They have a kind of drink that makes them mad for a whole day. This I have not seene, therefore you may believe as you please. When I came backe I found my brother sick, as I said before[2] God gave him his health, more by his courage then by any good medicine, ffor our bodyes are not like those of the wildmen." (pp. 167-169.)

L'allusion à l'île Pelée où les Hurons et les Outaouas s'étaient retirés, et d'où ils étaient partis récemment, montre que Radisson est remonté au nord jusqu'au lac Pepin. Rien dans son texte ne donne à supposer qu'il ait séjourné en cet endroit. Il dit qu'il a employé les quatre mois allant de rivière en rivière.

[illegible] chemin de fer d'Omaha s'avance dans le Wisconsin jusqu'à la rivière Chippewa, à 40 miles du lac Rice, et cet endroit, qui va devenir un centre commercial, a été nommé Radisson en 1902.

---

[1] Orignac est un mot basque pour désigner un grand cerf. Nous en avons fait orignal.

[2] Page 158, mais ce passage, où il dit que Chouart tomba malade, se trouve intercalé dans un endroit qui nous mène à l'été de 1662. Il serait bon de voir le manuscrit original.

XI

La page 149 présente une contradiction flagrante. Radisson déclare qu'il n'ira pas au lac Supérieur comme les Mascoutins le lui demandent, parce qu'il est décidé de voir le sud qui l'avait tenté et attiré jusque-là. A peine a-t-il fini cette explication, qu'il fait ses préparatifs pour aller au saut Sainte-Marie. Il y a évidemment un passage du manuscrit qui manque, et ce morceau se retrouve page 167 où il arrive sans raison aucune en parlant du bas de la rivière Ottawa. Nous venons de le reproduire. Il dit que le voyage au Mississipi avait duré quatre mois, donc c'est en juillet 1659, après son retour du Mississipi, que Radisson consent à suivre les Mascoutins vers le nord, ainsi qu'il se l'était toujours proposé.

Il débute par ces mots: "They (les Mascoutins) told us that if we would goe with them to the great lake of the stinkings (la baie Verte) the time was come of their traffick, which was of as many knives as they could gett from the french nation, because of their dwellings which was att the coming in of a lake called Superior, but since the destructions of many neighboring nations they (les Français) retired themselves to the height of that lake (en effet, les traiteurs français s'étaient reculés jusqu'aux îles des Apôtres, au sud-ouest du lac Supérieur où étaient les Outaouas). We knewed those people well. We (les Français) went to them almost yearly, and the company that came up with us weare of the said nation, but never could tell punctually where they lived because they make the barre of the Christinos from whence they have the Castors that they bring to the french." (p. 149.) Les Outaouas voulaient garder le monopole de la traite et ne répondaient guère à ceux qui cherchaient à se renseigner sur leur nouveau pays.

Chouart et Radisson paraissent avoir quitté le pays des Mascoutins en juillet 1659, puisque dans le trajet de la baie Verte, du lac Michigan et du détroit de Michillimakinac Radisson écrit quatre pages pour exprimer son ravissement des beautés de la nature et parler des fruits qui couvrent les arbres (p. 150-153). Il ajoute: "The summer passed away with admiration by the diversity of the nations that we saw, as for the beauty of the shore of that sweet sea."

Arrivé au saut Sainte-Marie, il explique que les Mascoutins ayant terminé leur traite, voulaient le ramener chez eux, mais il était décidé de voir les Christinos (p. 153). Durant l'été, il observait au cours de sa narration (p. 152) qu'il n'avait encore rencontré aucun Sioux; que lui et son compagnon étaient résolus de ne retourner au Canada que l'année suivante (1660), et il ajoute qu'il proposa aux Hurons qui étaient avec lui d'aller visiter les réfugiés de leur race établis à sept

ou huit journées ouest de la baie Verte, aux sources de la rivière Noire, après avoir abandonné l'île Pelée sur le Mississipi — ce qui ne fut pas accepté (p. 152). L'endroit en question est assez proche des sources de la rivière Wisconsin, à six journées (40 ou 50 lieues), sud du lac Supérieur. Ces Hurons réfugiés étaient comme nous l'avons expliqué, les gens du Petun qui se tenaient, depuis 1650, avec nombre d'Outaouas, mais ces derniers n'avaient pas voulu s'arrêter aux sources de la rivière Noire (1657), ils s'étaient rendus à la Pointe, qui est une des îles des Apôtres dans le lac Supérieur, côté sud-ouest, dans la baie de Chagouamigon.

XII

Au saut Sainte-Marie, Radisson note: "We found some french men y[t] came up with us, who thanked us kindly for to come & visit them." Cette expression "came up with us" ne signifie pas qu'ils étaient venus ensemble du Bas-Canada l'année précédente, mais qu'ils accompagnèrent nos deux découvreurs, partant du saut Sainte-Marie jusque chez les Sioux (p. 155) à l'ouest du lac Supérieur, comme nous le verrons bientôt.

Les Panoestigonces [1] ou peuple du Saut avaient eu, les années dernières, une guerre cruelle contre les Sioux et, bien que très inférieurs en nombre, ils s'en étaient assez bien tirés, avec l'aide des Christinos, toutefois. (p. 154.)

L'été qui venait de finir, les Christinos avaient livré une grande bataille aux Sioux et voyant que la haine était encore vivace entre eux, Radisson et Chouart abandonnèrent l'idée de se rendre chez les Christinos pour les réconcilier avec leurs ennemis (p. 157). Ce voyage eut lieu en 1662 seulement.

Durant son séjour au lac Supérieur, Radisson ne parle pas d'une visite qu'il aurait faite à la baie Verte en octobre; cependant lorsqu'il raconte son séjour dans le détroit de Michillimakinac, l'été précédent (p. 153), il donne une description de la baie et termine en disant que, au sujet des Sauvages de ces lieux, "I will speake of their manners in my last voyage, which I made in October."

C'est donc après cela qu'il partit du saut Sainte-Marie avec les Français qu'il y avait rencontrés, et s'avança jusqu'au fond du lac Supérieur, vit les Outaouas de la Pointe, et obtint des renseignements (du moins nous le croyons) sur la bourgade huronne établie aux sources de la rivière Noire qu'il aurait tant aimé à visiter.

A ce propos il y a dans la *Relation* des pères jésuites de 1660, p. 27, un passage annonçant que la nation huronne du Petun, réfugiée à 60

[1] [illegible]estigonces et Pawitagouek en algonquin.

lieues ouest de la baie Verte, avait envoyé, en 1659, un de ses capitaines à Québec pour engager les Français à aller les voir, disant qu'ils se croyaient en sûreté au milieu de plusieurs peuples de langue algonquine, et sur cette nouvelle, deux Français se proposaient de faire le voyage en 1661. A son tour, le *Journal des Jésuites* du 1[er] août 1659 note ceci: "Arriva des Trois-Rivières un canot qui porta nouvelles que 33 canots étaient arrivés des terres, partie Attikameg, Piskitang; entre autres 6 canots de la nation du Sault, Misisager. Lesquels six canots du Sault descendirent par les terres et y rencontrèrent les Poissons Blancs (du haut Saint-Maurice) y furent 5 mois en leur voyage. Ils demandent des français pour les escorter en leur retour."

Ces deux expéditions de canots de traite n'ont pas été inspirées par Chouart et Radisson puisque ces deux hommes étaient chez les Mascoutins au moment où les Hurons du Petun et les Gens du Saut partaient du lac Supérieur pour Trois-Rivières et Québec.

Or, comme le père Jérôme Lalemant déclare (*Relation*, 1660, p. 12) que nos deux voyageurs ont vu les Hurons de la rivière Noire, il nous faut placer cette visite à l'automne de 1659.

Chouart et Radisson avaient rencontré au saut Sainte-Marie des Christinos ou Cris qui venaient trafiquer en ce lieu, selon leur coutume depuis deux ou trois ans, et les pelleteries qu'ils vendaient aux gens du saut étaient descendues sur le Saint-Laurent par les canots de la grande traite annuelle de ces sauvages et des Outaouas de la Pointe.

Comme on parlait des Iroquois qui pouvaient survenir à tout moment et attaquer le village du Saut, Chouart et Radisson s'étaient décidés à aller passer l'hiver chez les Sioux (p. 155) "where we weare well receaved. . . . Th wild Octauacks that came with us found some of their nations slaves, who weare also glad to see them.... There we passed the winter and learned the particularities that since we saw by experience." La saison des neiges s'écoula à la chasse. "We did what we could to have correspondence with that warlike nation and reconcile them with the Christinos." (p. 157.)

Chouart et Radisson hivernèrent de nouveau chez les Sioux en 1661-62, et plusieurs historiens ont confondu ces deux faits pourtant bien distincts l'un de l'autre. Les deux pages que Radisson consacre à son séjour dans cette contrée durant l'hiver de 1659-60, sont presque uniquement remplies de descriptions de chasse; à part cela, il parle des Christinos, mais rien des Hurons de la rivière Noire, pas un mot du Missisipi. Il est possible que l'endroit central de ses courses fut Kathio, ville située sur la rive occidentale du lac Mille-Lacs; et, pour peu qu'il ait marché à l'ouest, il a dû rencontrer le fleuve, qui mesure de cent à deux cents pieds de largeur dans cette direction. Peut-être aussi a-t-il fréquenté la région qui est au sud de la Pointe, alors il a pu voir les

Hurons des sources de la rivière Noire. Si nous n'avions pas le résumé de ses confidences aux pères jésuites de Québec, puis l'exploration des mois d'avril-juillet 1659 au lac Pepin, l'hivernement de 1659-60 près du lac Supérieur éveillerait moins l'attention.

XIII

Voyons le retour des deux explorateurs: " Two years weare expired.[1] Wee hoped to be att the 2 years end with those that gave us over for dead." (p. 157).... We made guifts one to another, and thwarted a land of allmost 50 leagues before the snow was melted. In the morning it was a pleasure to walke, for we could goe without racketts. The snow was hard enough, because it freezed every night.[2] When the sun began to shine we payed for the time past. The snow sticks so to our racketts that I believe our shoes weighed 30 pounds, which was a paine, having a burden uppon ous backs besides. We arrived, some 150 of us, men and women, to a river side,[3] where we stayed 3 weeks making boats. Here we wanted no fish. During that time we made feasts att high rate. So we refreshed ourselves from our labours. In that time we tooke notice that the buds of trees began to spring, which made us to make more hast and be gone. We went up that river[4] 8 days till we came to a nation called Poutouatenick and Matouenock; that is the Scratchers.[5] There we gott some Indian meale & corn from those 2 nations, which lasted us till we came to the first landing Isle.[6] There we weare well received againe. We made guifts to the elders to encourage the yong people to bring us downe to the ffrench. But mightily mistaken; ffor they would reply, " Should you bring us to be killed?" (pp. 157-8).

---

[1] Aux pages 134, 148, il dit qu'ils furent trois ans dans leur absence; page 170 il met trois ans et quelques mois. Il faut se limiter à vingt-cinq mois, du départ des Trois-Rivières à la rentrée dans cette place.

[2] Le printemps de cette région se comporte identiquement comme celui de Montréal et Ottawa, quant à la date, à la neige, aux nuits froides et aux éclats du soleil le jour.

[3] L'une des rivières qui tombent au lac Supérieur, rive sud, probablement Nantounagan de la carte des jésuites, 1670-71; à présent Ontonagan.

[4] En remontant le cours d'eau qui se décharge au lac Supérieur, on arrive à une hauteur de terre et de l'autre pente coule une rivière qui se déverse dans la baie Verte.

[5] Ceci ne laisse pas de doute sur l'itinéraire en question. Les Poutéouatamis et les Mantoue vivaient au nord-ouest à la baie Verte. C'est par la rivière Malomine que nos voyageurs débouchèrent dans la Baie.

[6] Sans doute l'une des îles à l'entrée de la baie Verte. Nous dirons l'île Huronne déjà mentionnée.

On craignait les Iroquois. Radisson ajoute: "Our journey was broaken till next year, & must per force," (p. 158). Mais cela signifie seulement que le voyage pouvait se trouver retardé d'un an — et il ne le fut pas puisque, sans expliquer pourquoi, à la page suivante, il dit qu'on se préparait à partir. Dans l'intervalle, Chouart avait amassé du blé dinde, prévoyant la pénurie ordinaire des vivres sur la rivière Ottawa. Tout ceci avait lieu à la baie Verte, croyons-nous, malgré que le texte de dernières douze lignes de la page 158 soit fort diffus; on y trouve même un passage qui paraîtrait se rapporter à l'hiver de 1658-59 chez le Poutéouatamis et qui parle de Chouard comme étant devenu malade. Peut-être que cette incommodité fut la cause qu'il n'alla point au Mississipi avec Radisson.

Cet été, dit encore Radisson (p. 158), voyant que l'on ne partait pa pour le Canada, je m'employai à la chasse. Il dit vrai puisque le départ n'eut lieu que le 24 juillet.

Brusquement, il annonce (p. 159) que 500 hommes voulaient s'emarquer. D'où provenait ce changement de résolution? Rien ne nous l'explique. Puis, au milieu des préparatifs de l'expédition, arrive cette note, qui met le désarroi parmi les sauvages: "When we weare ready to depart, heere comes strange news of the defeat of the hurrons, which news, I thought, would putt off the voyage." (p. 159). Voyons ce qu'en était. Durant le mois de mai venait d'avoir lieu le siège du Long-Sault, sur l'Ottawa, quelques milles au-dessus de Montréal, où les Huron des Algonquins et 17 Français commandés par Dollard des Ormeaux, avaient péri après une glorieuse défense de trois semaines qui dérangeait les plans de 700 Iroquois en marche contre Montréal. La nouvelle de ce fait d'armes paraît avoir été connue à la baie Verte en juillet et c'est à quoi notre explorateur fait allusion. La rivière Ottawa restait au pouvoir des Iroquois, comme elle l'avait toujours été depuis dix ans que les Algonquins en étaient partis sous le coup de la terreur inspirée par le bannissement des Hurons.

Chouart et Radisson déployèrent toute leur éloquence pour entraîner ceux qui avaient amassé des pelleteries afin d'aller les vendre aux Français, et il y en avait beaucoup (p. 162). Après de longs pourparlers, bien des hésitations et un grand conseil, on décida l'entreprise. Tout ceci nous paraît avoir eu lieu sur l'île Huronne.[1] Des émissaires ont dû être envoyés au lac Supérieur et à la côte du nord du lac Huron pour avertir ceux qui voudraient en former partie. La flottille se mit en route le 24 juillet, soit du détroit de Michillimakinac, soit de la bouche de rivière Sainte-Marie et, à mesure que les nouveaux venus

[1] Un grand débat sur ce point et d'autres, relativement à l'itinéraire de Radisson, occupe en ce moment les historiens de l'ouest. Voyez le *Mémoire* officiel publié en mars dernier par l'honorable J. V. Brower, de Saint-Paul.

s'ajoutaient à la bande, on suivait la côte du nord pour arriver à la rivière des Français, mais la crainte des Iroquois empêcha deux cents Sauvages de continuer la route, de sorte que soixante canots seulement risquèrent l'aventure. Les 300 hommes de la troupe comptaient des Hurons, Amikoués, Algonquins, Outaouas, Panoéstigons, Nadouic nagos, Ticaton (p. 164) qui tous étaient compris, dans le Bas Canada, sous le nom générique d'Outaouas.

Jusqu'aux Calumets (p. 163) au-dessous de l'île des Allumettes, tout alla bien; ensuite (au lac des Chênes) les ennemis les harcelèrent jusqu'à Montréal (pp. 163-7, 169-70) où nos voyageurs apparurent e 19 août.

Dans le récit de Radisson on aprend que le canot de Chouart versa, mais sans perdre un homme (p. 167). Par la narration du voyage de 1663 (p. 232) on voit que cet accident eut lieu au Long-Saut.

A la fin de cette même page 167 se rencontre, sans avertissement, le rapport de la découverte du Mississipi, l'été de 1659, et il se termine au milieu de la page 169.

Autre remarque: On a vu que, le mois précédent, Radisson avait appris, à la baie Verte ou à Michillimakinac, la nouvelle du siège du Long-Saut. Il n'en dit rien à la page 167, mais il en a dressé l'histoire en détail, puisqu'il la place (p. 232) dans sa descente de l'Ottawa en 1663. Cette action, dit-il, fut notre salut puisque, sans cela, nous tombions aux mains des Iroquois. Où il se trompe c'est quand il note que l'affaire avait eu lieu huit jours avant son passage; or il y avait au moins quatre-vingt-cinq jours, et même s'il a confondu 1663 avec 1660, disons que, en 1663, il passait au Long-Saut le 22 juillet, ce qui donne encore soixante jours d'écart.

Après avoir chassé une bande d'Iroquois du Long-Saut, la flottille arriva à Montréal, où vingt Canadiens les attendaient avec un brigantin venant de Québec ou des Trois-Rivières. Après trois jours de repos, tous se mirent en route pour descendre le fleuve et, près de "la rivière des Prairies," à Repentigny, les Iroquois se présentèrent de nouveau, mais les petits canons du brigantin les tinrent en respect (p. 169).

XIV

Le *Journal des Jésuites*, à la date du mois d'août 1660, porte que "Les 8ta8at estoient arrivés à Montréal le 19, qui en partirent le 22, & arrivèrent aux Trois-Rivières le 24, en partirent le 27. Ils étaient au nombre de 300. Des Grosiller estoit à leur compagnie, qui y estoit allé l'année d'auparavant (non: en 1658). Ils estoient partis du lac Supérieur (pas tous) 100 canots; 40 rebrousserent chemin, & 60 arriverent icy chargés de pelleteries pour 200,000 livres; ils laisserent

pour 50,000 livres à Montréal, porterent le reste aux Trois-Rivières. Ils vinrent de là en 26 jours, & furent deux moys à monter. Des Groseillers a hyverné à la nation du Bœuf,[1] qu'il fait de 4 mille hommes; ce sont les Nad8esseronons sedentaires."

"We came to Quebecq, where we are saluted with the thundring of the guns & batteryes of the fort, and of the 3 shipps that weare then att anchor, which had gone back to france without our castors if we had not come. We weare well traited for 5 dayes. The Governor made guifts & sent 2 Brigantins to bring us to the 3 rivers, where we arrived the 2nd day of, & the 4th day they went away." (Radisson, p. 170). Chouart[2] et Radisson rentrèrent donc aux Trois-Rivières le 3 ou le 4 septembre, et les Sauvages en repartirent le 7.

Nos deux voyageurs se reposèrent aux Trois-Rivières le reste de l'année (p. 172). Le 18 septembre 1660, dans ce lieu, Petrus Radisson est parrain de Marie-Jeanne Pellerin dit Saint-Amand. Ici, comme dans vingt circonstances faciles à citer, on voit que Radisson et Chouart étaient catholiques.

La découverte du Mississipi en 1659 est réelle et prime toutes les autres, que l'on parle de la Salle en 1669 ou de Jolliet et Marquette en 1673. Elle a eu un retentissement assez profond, tout d'abord. Sans la jalousie des marchands de fourrures, hostiles à Chouart et Radisson, cette route restait ouverte. L'aveuglement des traiteurs, le jeu des intérêts du moment suspendirent la suite des opérations qui devaient en découler. Les deux explorateurs, eux-mêmes, tournèrent le dos à toute entreprise de ce côté, parce que le pays des Christinos les attirait davantage. Désormais, leur but était la baie d'Hudson, et ils en donnèrent la preuve dans leur voyage de 1661-1663. Contentons-nous ici de faire voir l'étonnement de la petite population (à peine 2,000 âmes) du Bas-Canada, en apprenant la découverte d'un nouveau fleuve Saint-Laurent.

Rendu chez lui, aux Trois-Rivières, l'automne de 1660, Radisson (page 172) prétend qu'il ne dit rien à personne de la région du nord du lac Supérieur et il donne ses raisons pour cela "My brother and I considered whether we should discover what we have seene or not; and because we had not a full and whole discovery, which was that we have not ben in the bay of the north, not knowing anything but by report of the wild Christinos, we would make no mention of it for feare that those wild men should tell us a fibbe. We would have

[1] Le bœuf, en langue siouse, se dit *Tatanga*. (Radisson, 227, 246).

[2] Le 25 février 1660, aux Trois-Rivières, "M. Desgroseliers", est parrain d'un Attikamègue baptisé par le père René Menard. Ce pouvait être Médard né en 1651, car on voit aux registres de la paroisse des enfants de huit à dix ans pris comme parrains et marraines.

made a discovery of it ourselves and have an assurance, before we should discover (disclosed) anything of it."

A Québec, néanmoins, il s'était ouvert aux pères jésuites sur la question de l'ouest, du sud et du Mississipi. On a vu plus haut ce que le *Journal des Jésuites* en dit. Dans la *Relation* de cette année 1660, p. 27, le père Jérôme Lalemant donne d'autres détails qu'il est bon de remarquer: "Une grande nation de quarante bourgs nommée Nadouechio8ec nous attend depuis l'alliance qu'elle a faite tout fraîchement avec les deux Français qui en sont revenus cet été. De ce qu'ils ont retenu de cette langue, nous jugeons assez qu'elle a la même économis que l'algonquine, quoiqu'elle soit différente en plusieurs mots. Au couchant, tirant vers le nord, les Poualacs et autres nations aussi nombreuses que les précédentes, ou peu s'en faut, n'ont pas moins d'affection qu'elles à nous recevoir, et y sont tout à fait portées depuis la ligue offensive et défensive qu'elles ont faite ensemble contre l'ennemi commun."

La même *Relation*, p. 9, est très précise: "Le lac que nous appelons Supérieur, à cause que étant au-dessus de celui des Hurons, il s'y décharge par un saut qui lui a aussi donné son nom . . . . porte plus de quatre-vingt lieues de long sur quarante de large en certains endroits . . . . Son rivage est bordé tout alentour de nations Algonquines, où la crainte des Iroquois leur a fait chercher un asile. Il est aussi enrichi dans tous ses bordages de mines de plomb presque tout formé, de cuivre si excellent qu'il se trouve tout raffiné en morceaux gros comme le poing . . . . Les Sauvages qui habitent la pointe de ce lac[1] la plus éloignée de nous ont donné les lumières toutes fraîches et qui ne déplairont pas aux curieux, touchant le chemin du Japon et de la Chine dont on a fait tant de recherche. Nous apprenons de ces peuples qu'ils trouvent la mer de trois côtés: au sud, du côté du couchant et du côté du nord . . . . De ce même lac Supérieur, en suivant une rivière vers le nord, on arrive, après huit ou dix journées, à la baie d'Hudson . . . . Le lac des Ouinipegouek n'est proprement qu'une grande baie (la baie Verte) de celui des Hurons; d'autres l'appellent le lac des Puants, non qu'il soit salé comme l'eau de mer, que les Sauvages appellent ouinipeg, c'est-à-dire eau puante, mais parce qu'il est environné de terres ensouffrées, d'où sortent quelques sources qui portent dans ce lac la malignité que leurs eaux ont contractées aux lieux de leur naissance."

Le père Jérôme Lalemant, parti de Québec en juillet 1660, se trouvait à trente lieues dans le Saguenay lorsqu'il rencontra un sauvage nommé A8atanik qui venait d'arriver avec sa femme, après un voyage de

[1] Les Outaouas et autres, de Chagouamigon.

deux ans commencé à la baie Verte, continué le long du lac Supérieur, ensuite à la baie d'Hudson, puis au Saguenay. Il recueillit de sa bouche plusieurs renseignements sur les peuples de ces contrées (*Relations*, 1660, pp. 9-12).

Il ajoute à ce récit d'autres observations: "A peine me fus-je rendu à Québec que j'y trouvai deux Français (Chouart et Radisson) qui ne faisaient que d'arriver de ces pays supérieurs, avec trois cents Algonquins dans soixante canots chargés de pelleteries. Voici ce qu'ils ont vu de leurs propre yeux: ils ont hiverné sur les rivages du lac Supérieur et ont été assez heureux pour y baptiser 200 petits enfants de la nation Algonquine, avec laquelle ils ont premièrement demeuré. Ces enfants étaient attaqués de maladie et de famine; quarante sont allés droit au ciel, étant morts peu après le baptême. Nos deux Français firent, pendant leur hivernement [1] diverses courses vers les peuples circonvoisins. Ils virent, entre autres choses, à six journées au delà du lac, vers le sud-ouest, une peuplade composée des restes des Hurons de la nation du Pétun,[2] contraints par l'Iroquois (en 1650) d'abandonner leur patrie.... ces pauvres gens s'enfuyant et faisant chemin par des montagnes et sur des rochers, au travers de ces grands bois inconnus, firent heureusement rencontre d'une belle rivière, grande, large, profonde (le Mississipi) et comparable, disent-ils, à notre grand fleuve du St-Laurent. Ils trouvèrent sur ses rives la grande nation des Alini8ek (Illinois) qui les reçut très bien. Cette nation est composée de soixante bourgades, qui nous confirme dans la connaissance que nous avions déjà de plusieurs milliers de peuples qui remplissent toutes ces terres du couchant. Nos deux Français continuant leur ronde furent bien surpris en visitant les Nadsechisec, (Sioux) ils virent des femmes défigurées et à qui on avait coupé le bout du nez jusqu'au cartilage, de sorte qu'elles paraissaient en cette partie du visage comme des têtes de mort [3] .... Ils ont visité les quarante bourgs dont cette nation est composée, dans cinq desquels on compte jusqu'à cinq mille hommes..... Il y a une autre nation belliqueuse qui, avec ses flèches et ses arcs, s'est rendue aussi redoutable parmi les Algonquins supérieurs que l'Iroquois l'est parmi les inférieurs, aussi en porte-t-elle le nom de P8alak, c'est-à-dire les guerriers. Comme le bois est rare et petit chez eux, la nature leur a appris à faire

---

[1] Hiver de 1659-60, chez les Sioux.

[2] Aux sources de la rivière Noire. Ce texte du Père Lalemant donne à croire que la visite en question eut lieu durant l'hiver de 1659-60—et non pas l'automne de 1659 comme nous le pensions.

[3] Dès 1622 Etienne Brulé disait avoir vu, au lac Supérieur, des femmes dont le nez avait été coupé en punition de leur mauvaise conduite. (Sagard: *Grand Voyage au Pays des Hurons.*)



du feu avec du charbon de terre[1] et à couvrir leur cabanes avec des peaux."

Charlevoix, écrivant beaucoup plus tard, s'exprime comme ceci: " Deux Français, après avoir hiverné sur les bords du lac Supérieur, avec un grand nombre de familles algonquines, eurent la curiosité de pénétrer plus avant dans l'ouest, et allèrent jusqu'aux Sioux." La révélation d'un grand fleuve, pourtant consignée dans la *Relation* de 1660, lui échappe. Le R. P. Tailhan dit à ce propos: " Il se pourrait que, dans le Mississipi naissant et déguisé sous un nom sioux, nos deux voyageurs n'aient pas reconnu le fleuve large et puissant que les Hurons leur désignaient sous son nom algonquin. Dans ce cas, ils auraient, mais à leur insu, revu les premiers au XVIIe siècle, le Mississipi découvert au XVIe par Ferdinand de Soto." (Perrot, p. 238).

Radisson avait très bien vu l'été de 1659, à la sortie du Wisconsin, " le fleuve large et puissant," dont il retrouva les sources quelques mois plus tard, durant l'hiver, au pays des Sioux. C'est le même que la Mère de l'Incarnation mentionnait en 1654 et c'est le fleuve "comparable à notre Saint-Laurent" que Radisson décrit en 1660 au père Jérôme Lalemant.

---

[1] En 1730, la Vérendrye disait que ces sauvages se chauffaient avec des roches.